
3 1761 07355950 2

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

JOUJOUX.

BRUX. — IMP. DE CH. LELONG.
Rue Royale, 138.

JOUJOUX

PAR

E. M. OETTINGER

TRADUIT DE L'ALLEMAND

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

P. ROYER.

I.

Les deux Crébillon. — Marie-Antoinette. — Histoire d'une épingle. — Le cardinal de Richelieu, poëte dramatique. — Une croix d'honneur. — Sanson. — Un sujet de vaudeville. — Talma, comédie en un acte.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, impasse du Parc, 2.

1857

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Dans la tâche que nous avons entreprise de faire connaître à nos lecteurs les œuvres les plus remarquables que produisent les littératures étrangères, nous nous sommes imposé la condition d'en donner des traductions aussi fidèles que possible. Nous nous attachons à respecter les idées, les tournures, et surtout le type particulier de chaque écrivain, de façon à ce qu'il puisse se reconnaître lui-même immédiatement. En un mot,

nous voulons que nos livres soient des traductions, et non de simples imitations.

Ce travail n'est pas chose facile, mais le public et les auteurs qui nous confient leurs œuvres, nous en sauront d'autant plus de gré. Car donner à ces livres une forme absolument française, en élaguer les difficultés, et y intercaler des idées qui ne sont ni dans l'esprit ni dans la manière de l'auteur que l'on veut faire connaître, c'est leur enlever, selon nous, leur principal attrait.

Ceux-là seuls qui sont initiés aux difficultés sans nombre qu'offre la traduction de certaines langues, et de la langue allemande en particulier, comprendront combien d'obstacles il y a à surmonter pour produire une œuvre consciencieuse.

Parmi le grand nombre de littérateurs modernes dont l'Allemagne s'honore à juste titre, M. Édouard-Marie OEttinger occupe sans contredit une des places les plus émi-

nentes. Écrivain aussi fécond que spirituel, bibliographe aussi renommé que savant, il a mis au jour une foule de livres—historiques, plaisants, sérieux,—lesquels ont tous produit une vive sensation en Allemagne, sans que jamais on ait songé à les traduire.

Nous ne donnerons pas la nomenclature de ses ouvrages, elle serait trop longue; mais nous livrons aujourd'hui au public un premier volume de ses morceaux détachés, lequel sera bientôt suivi d'un second.

En attendant la publication d'un livre plus important, nous avons voulu faire connaître la manière de l'écrivain, son *humour* charmante et le cachet de gravité scientifique qu'il imprime à ses œuvres même les plus légères.

Nous avons sous presse en ce moment un ouvrage en deux volumes écrit par M. OEttinger et intitulé : *Rossini, l'homme et l'artiste*. C'est, sous la forme d'un roman, la biographie de l'illustre compositeur, mais la

biographie la plus vraie et à la fois la plus amusante qui ait été faite jusqu'ici. L'auteur, *ami personnel de Rossini,* a puisé à la meilleure source les innombrables anecdotes et les faits si intéressants qu'il nous raconte. Aussi ne doutons-nous pas de l'accueil sympathique que rencontreront ces deux volumes chez les admirateurs de l'immortel maëstro.

Après *Rossini*, nous publierons un autre ouvrage du même auteur : *Mademoiselle Mars et sa cour*, titre piquant qui promet beaucoup, et qui tient tout ce qu'il promet.

A. S.

LES DEUX CRÉBILLON.

I.

Aimez-vous les chiens? aimez-vous les chats?

Le chien, chacun sait cela, est l'emblème de la fidélité; le chat, au contraire, le symbole de la fausseté, de la malice et de la ruse.

De tout temps, le chien a été un objet de considération de la part des hommes. Déjà dans la mythologie romaine, nous voyons le chien jouer un grand rôle, car on le sacrifiait à Mars et à Mercure, à Pan et à Esculape, à Hécate et à d'autres divinités. Il était le compagnon de Diane et l'attribut des Lares. Les anciens Égyptiens, dont les dieux croissaient dans leurs jardins, les Égyptiens qui adoraient l'oignon et l'ail, se signalaient aussi par un culte idolâtre pour le chien. Ils pleuraient la mort de tout caniche et

l'enterraient en grande pompe. Plutarque raconte dans son ouvrage *Adversùs stoicos* qu'un peuple a existé de son temps, qui avait choisi un chien pour roi et que l'image de ce dernier était gravée sur les pièces de monnaie. Somme toute, on a honoré les chiens à ce point qu'on les a élevés jusqu'au ciel, en leur donnant une place au milieu des étoiles. Aujourd'hui encore on y voit trôner le Grand Chien du côté de l'est au-dessous d'Orion, et le Petit Chien du côté du sud au-dessous des Gémeaux.

L'histoire aussi nous rapporte maintes particularités sur les chiens.

Hérodote dit que le grand Cyrus avait affranchi quatre villes de tout impôt, attendu qu'elles s'étaient chargées spontanément de l'entretien d'un nombre considérable de chiens royaux.

Alcibiade paya, d'après Plutarque, la somme de 7,000 drachmes — environ 6,000 francs — pour l'achat d'un de ses chiens de chasse.

Un certain Barnabo Visconti possédait 5,000 chiens de chasse, qui devaient être nourris par les couvents de Bologne et des environs.

A Gênes, dans le jardin du palais Doria, on voit un magnifique monument de marbre élevé en l'honneur d'un chien qui fut le favori du vaillant amiral André Doria. Ce chien, qui exhala

son dernier soupir en 1605, recevait une pension viagère annuelle de 500 ducats d'or du roi d'Espagne, Philippe II. Il — le chien — était servi par deux esclaves qui lui apportaient sa pitance dans des plats d'argent.

Frédéric le Grand fit construire un monument pareil dans le jardin de Sans-Souci, en mémoire de sa bien-aimée chienne Alcmène. Une autre chienne, nommée Biche, tombée entre les mains des Autrichiens à la bataille de Soor en 1745, lui fut rendue sur ses instantes prières par le général Nadasdi. Du reste, le philosophe de Sans-Souci était un grand amateur de chiens, et il disait un jour au marquis d'Argens :

— J'aime tous les chiens, excepté les Autrichiens.

A Voltaire, qui s'étonnait un autre jour de cette prédilection, Frédéric rappela les Molosses, qui enterraient leurs chiens avec magnificence ; les Agrigentins, qui leur dressaient des colonnes d'honneur ornées d'épitaphes; Alexandre le Grand, qui en souvenir d'un chien mort fit bâtir une ville ; l'empereur Adrien, qui après la mort de son chien, commanda un splendide banquet funèbre; et Sergius qui en mémoire de son chien Arzibour, déchiré par les loups, désigna un jour de l'année où il devait jeûner lui-même tant qu'il vivrait.

Charles XII, roi de Suède, fit solennellement ensevelir son chien favori Pompe et composer des vers et des épitaphes à son sujet.

Catherine II de Russie aimait aussi Rogerson, son chien de prédilection, au-dessus de toutes choses, et quand il mourut, elle écrivit pour lui une épitaphe en langue française.

Mais ce n'est pas seulement parmi les têtes couronnées qu'on rencontre les grandes passions pour les chiens; les savants et les poëtes fournissent à leur tour un ample contingent à cette nomenclature.

Le célèbre cardinal Pietro Bembo possédait un chien dont la mort l'affligea profondément.

Le philosophe, astrologue et alchimiste Cornelius Agrippa de Nettesheim avait nuit et jour auprès de lui un chien qui était constamment couché à ses pieds, et que les gens superstitieux soupçonnaient d'être un démon déguisé.

Le savant Juste-Lipse avait trois chiens, nommés Mops, Mopsulus et Saphirus, qu'il aimait si tendrement qu'il les fit peindre chacun sur une toile différente et qu'il les chanta en vers. Lorsque le dernier, qu'il avait affectionné le plus, périt en tombant dans une cuve d'eau bouillante, Juste-Lipse écrivit à son ami Philippe Rubens : *Tristis hæc scribo et juxta lacrymas, non rideo. Saphirus meus obiit, et id*

violentâ morte. A la Bibliothèque de Jéna, on voit un tableau représentant Juste-Lipse qui tient un chien dans ses bras.

Le célèbre jésuite Maimbourg était un si grand amateur de chiens, qu'il en fit un jour le texte d'un sermon où, après avoir décrit le chien du roi David, il compara les dogues anglais aux jansénistes, les mâtins aux trappistes et les vigilants chiens de garde aux jésuites.

Un autre jésuite, le père Ducerceau, qui a écrit la vie de Rienzi, chanta aussi son chien Mirtille.

Paul Scarron dédia un de ses romans comiques à la petite chienne favorite de sa sœur, à laquelle il donnait le nom de dame Guillemette. Il se brouilla avec sa sœur, et quand il corrigea pour la nouvelle édition les fautes typographiques de la première, il eut la méchanceté d'écrire cette remarque : *au lieu de la chienne de ma sœur*, lisez : *ma chienne de sœur*.

Bruzen de la Martinière dédia la deuxième partie de ses *Entretiens des ombres aux Champs-Élysées* au chien du libraire Uytwers d'Amsterdam.

Un poëte anglais, Swift, si je ne me trompe, dédia également un de ses livres à son petit chien.

Madame Deshoulières composa une tragédie

sur la mort du chien d'un de ses amis. (*La mort de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne.* Amsterdam, 1709.)

Une duchesse française prit le deuil à la mort de son chien et reçut au lit les compliments de condoléance qu'on vint lui adresser.

Le comte Clermont prit également le deuil pour son chien Citron, et il chargea son curé de composer une épitaphe pour le défunt. Cette épitaphe, la voici :

> Ci-gît Citron, qui sans peut-être
> Avait plus de sens que — son maître.

Une comtesse autrichienne entretenait une armée de petits chiens, et chaque fois qu'il en mourait un, elle faisait dire une messe à son intention.

La princesse Anne de Wurtemberg, qui vivait en 1753 à Mœmpelgard, faisait enterrer ses chiens dans des cercueils d'étain. Une de ses chambrières s'étant un jour avisée de rire à ce sujet, pour la punir, elle la piqua avec des épingles, et fit ensuite couler sur les piqûres de la cire à cacheter en ignition. Pour ce fait, la trop sensible princesse fut bannie du comté pendant cinq ans, par jugement du tribunal de Colmar.

Mais nulle nation n'aime les chiens autant que

la nation anglaise. Un de leurs proverbes dit : *Love my, love my dog.* Sur aucun point du globe, on ne trouve d'aussi beaux chenils qu'en Angleterre. Le palais des chiens du duc de Richmond a coûté, dit-on, 20,000 livres sterling, et celui du duc de Bedfort 70,000.

Eh bien, je le demande au lecteur, tous ces chiens ne sont-ils pas dignes d'envie?

Mais les chats aussi jouissaient au temps jadis d'une grande considération. Les anciens Égyptiens regardaient cet animal comme le symbole de la liberté, et ils l'honoraient en outre par cette raison, qu'une fois il avait plu à la déesse Isis de se métamorphoser en chat. Dans les grandes solennités, on réservait aux chats des places d'honneur. Un chat venait-il à décéder, les habitants de la maison, au dire d'Hérodote, se rasaient les sourcils, faisaient embaumer le cadavre et l'enterraient dans la ville de Boubastis.

Dans une très-savante *dissertation sur la prééminence des chats* — Rotterdam, 1741, — on relate que tout Égyptien qui avait tué un chat, avec ou sans préméditation, était puni de mort. A l'assaut de la ville de Pélouse, Cambyse ordonna à ses soldats de s'armer de chats au lieu de boucliers, et ce stratagème enleva à la garnison égyptienne le courage de se défendre.

Les Turcs également ont toujours vénéré les chats, attendu que le prophète Mahomet les affectionnait beaucoup, et qu'il coupa un jour un pan de son caftan plutôt que de réveiller son chat favori qui s'y était endormi.

Zoé, la femme de l'empereur grec Constantin Monachos, chérissait son chat Méchlempé au point qu'elle lui avait consacré un service de table en or.

François Pétrarque partageait son amour entre sa blanche Laure aux yeux noirs et un chat noir aux yeux verts, qu'Antonio Quærengo, chanoine de Padoue, a chanté, un chat dont on conserve aujourd'hui le squelette à Padoue comme une précieuse relique, un chat qui a eu l'honneur insigne d'être gravé sur cuivre dans le *Petrarca redivivo* de Thomasino. Si la belle Laure vivait encore, n'aurait-elle pas le droit d'être jalouse de ce chat?

Le Tasse, le chantre immortel de la *Jérusalem délivrée,* avait aussi un chat qu'il chérissait tendrement; dans un de ses plus beaux sonnets, il le pria de lui prêter la lumière de ses yeux, vu qu'il lui manquait l'argent nécessaire pour acheter de quoi s'éclairer. Pauvre Torquato!...

Michel Montaigne ne connaissait pas de plus vive jouissance que d'observer les habitudes des chats.

Michel de Marolles, poëte qui se vantait d'avoir écrit 133,124 vers, chanta, ainsi que le dit Montgrif dans son *Histoire des chats* — Paris, 1791, — le chat de mademoiselle de Gournay.

Madame Deshoulières consacra à sa chère Grisitte des pages remplies de bien plus de charme et de poésie, que celles offertes à leurs maîtresses par maints poëtes de nos jours.

La duchesse du Maine, belle-fille de Louis XIV, célébra son chat Marlamain dans des vers qui ne feraient pas honte au plus fameux poëte français.

Le ministre Colbert avait tant de chats que son cabinet en fourmillait

On voit encore aujourd'hui à Paris le monument que madame de Lesdiguières, femme du dernier connétable de France, fit ériger à son chat.

La harpiste parisienne madame Dupuis et un avocat de Nuremberg, le docteur de Neufville, ont institué leurs chats leurs légataires universels.

Le célèbre compositeur Sacchini ne pouvait noter trois mesures, si sa femme et son chat n'étaient à ses côtés : les miaulements discordants du chat lui inspiraient les mélodies les plus harmonieuses.

Le peintre bernois Gottfried Mind, qui aimait les chats plus que certains pères n'aiment leurs enfants, excellait tellement dans la peinture de ces animaux, que, dépassant encore Vischer, Carnel et Mollar, il mérita le surnom de Raphaël des chats.

Jean-Jacques Rousseau tenait aussi pour les chats, et il a écrit plus d'une page en leur honneur. Il préférait le chat au chien, parce que, disait-il, celui-ci est rampant, adulateur, servile, l'autre, au contraire, fier, opiniâtre, indépendant.

Les hommes qui aiment les chats sont généralement ennemis des femmes, et les femmes qui aiment les chiens ont moins d'inclination pour les hommes que celles qui préfèrent les chats. Marion de Lorme affectionnait les chiens et Ninon de l'Enclos les chats. C'est là ce qui faisait leur différence.

Quant à moi, je ne déteste rien tant que les chats, et je raffole de mes deux petites chiennes Miss et Mignonne, l'une noire comme le jais, l'autre blanche comme l'albâtre, et ma foi, à l'exemple de tant d'autres, je leur dédie ces quelques lignes.

II.

Un des plus fervents amis des chats qui ait existé, c'était Prosper Jolyot de Crébillon, né à Dijon le 15 février 1675.

D'abord il avait étudié le droit, mais bientôt il tourna le dos à la déesse Thémis pour s'attacher à la muse de la tragédie.

Son premier essai, *La mort des enfants de Brutus,* ne put trouver grâce devant le tribunal des comédiens ; il fut refusé. Alors il condamna lui-même les pauvres *Enfants de Brutus* au supplice du feu, et il les jeta dans son poêle. La première de ses pièces qui eut l'honneur de la représentation en 1705, fut son *Idoménée.* Il fit jouer en 1707 une nouvelle tragédie, *Astrée;* en 1709, *Électre;* en 1711, *Rhadamiste;* en 1714, *Xerxès*, et en 1716, *Sémiramis.*

Ses amis, à la tête desquels marchait le procureur Prieur, l'enveloppèrent de nuages d'encens et l'appelèrent l'Eschyle français ; mais ses adversaires — et quel talent n'a pas d'adversaires dès qu'il s'élève au-dessus de la médiocrité — lui reprochèrent sa prédilection pour l'horrible, son penchant à l'exagération. Tout en déchirant ses tragédies à belles dents, Boileau, dont le fouet satirique ne ménageait pas même ses meillleurs amis, le nomma le *Racine en débauche.*

Ses partisans aussi bien que ses adversaires allèrent en réalité trop loin ; mais comme il est dans la nature de tout homme d'accepter plus aisément l'éloge exagéré que le blâme le plus

indulgent, personne ne trouvera mauvais que M. Crébillon n'ait pu que difficilement endurer le blâme.

On raconte de Mézerai, l'un des plus fameux historiens de France, qu'il conservait toujours religieusement une pièce d'or, seule et unique, afin que s'il éprouvait un jour le bonheur de voir condamner un censeur à la potence, il pût avec cet argent louer une fenêtre sur la place de Grève. La colère de Crébillon, par suite des injustes outrages de ses ennemis, n'était pas moins ardente : il compara la critique à Cerbère, le chien des enfers, mordant tous ceux qui ne lui remplissaient pas la gueule.

Découragé par les méchantes haines de la critique, il voulut même dire adieu à la scène; mais bientôt l'envie d'écrire se réveilla en lui, et après un silence de dix années, il rentra dans l'arène avec son *Pyrrhus,* qui fut représenté en 1726, et obtint une approbation presque générale. Cinq ans plus tard, il fut nommé membre de l'Académie; ce qui fit dire à Voltaire que pour compléter le nombre de 40 on avait choisi un zéro. Et malgré son talent, malgré l'estime qu'il sut conquérir, il eut toujours beaucoup de chagrins et jamais d'argent. Enfin la faveur de madame de Pompadour lui procura une pension de mille livres et un emploi à la Bibliothèque royale.

Crébillon était aussi un original : il menait une vie très-irrégulière, se mettait rarement au lit, couchait la plupart du temps sur la dure, et conservait sa pipe allumée depuis le matin jusqu'au soir. De plus, il méprisait et haïssait les hommes, n'aimant avant toute chose que ses tragédies et ses chats. Il ne possédait pas moins de dix de ces animaux, et avait donné à neuf d'entre eux le nom des muses qui l'inspiraient, et au dixième celui de *Boileau,* parce que ce dernier était l'homme qui l'avait le plus vivement attaqué, le plus profondément blessé. — Un des amis de Boileau étant venu lui demander raison de cette mauvaise plaisanterie, il lui répondit : « Que voulez-vous? le nom de mon chat s'écrit avec un *x* et celui de Boileau n'en a pas. Le visiteur se mit à rire et s'en alla tranquillement. »

III.

Crébillon avait un fils. Claude-Prosper, né le 12 février 1707, était tout à fait l'opposé de son père. Celui-ci était mélancolique, dégoûté de la vie, ennemi du monde et des hommes; l'autre toujours content, toujours gai et parfois même licencieux à l'excès. Il habitait la même maison que son père, et tandis que celui-ci, renfermé au premier étage, combinait de nou-

veaux plans pour ses pièces de théâtre, choisissant de préférence les sujets les plus effroyables, les plus susceptibles de faire dresser les cheveux, le fils, réfugié à l'étage supérieur, faisait éclore une foule de romans comiques, mais pleins d'impudeur, romans dans lesquels la gaieté lascive, la saillie transparente et la frivolité finement gazée (un demi-voile a toujours plus de charme que la nudité) semblaient lutter pour ainsi dire à qui mieux mieux.

En 1742, il publia *Tanzaë et Néadarne,* roman assez intéressant, mais très-obscène, dont les malicieuses allusions à quelques gentilshommes de la cour lui procurèrent un logement gratis à la Bastille. Dix ans plus tard, il fit paraître un roman bien plus méchant encore, *Les amours de Zeskinsul, roi des Kofizans,* libelle sur les aventures amoureuses du roi. Pour se débarrasser des pointilleries de ce railleur et sur le conseil de Cotillon II, — madame de Pompadour, — Louis XV le nomma censeur royal avec 6.000 livres d'appointements. Ensuite il écrivit encore le *Sopha,* — quel conte! — et quelques autres romans qui ont trouvé autant de lecteurs que d'imitateurs, mais qui n'ont fait aucun honneur à la littérature.

Dans la vie ordinaire, Crébillon le jeune était un modèle de mœurs douces et délicates, un

homme n'ayant que peu ou point d'ennemis, attendu qu'il savait suivre la célèbre maxime de Fontenelle, *chacun a raison*, et qu'il laissait, en effet, à chacun sa volonté. Il était l'un des membres les plus aimés de la Société littéraire des Dominicains, dont les séances avaient lieu le dimanche, et de celle du Caveau, où les gastronomes et les chansonniers les plus renommés se réunissaient sous la bannière de Piron et de Collé pour chanter, le verre en main :

Vivent le vin et la joie !

IV.

Un matin Crébillon le père, entouré de ses muses à quatre pattes, était assis devant son bureau, travaillant à une tragédie dont le héros était le Romain Catilina. Tandis qu'il écrivait, ses chats sautaient d'une chaise sur une autre. L'un d'eux sauta même sur son bureau.

— Fi donc, Melpomène ! s'écria le poëte, comment un chat de bonne maison peut-il être assez mal appris pour sauter ainsi sur une table ? Qu'un matou campagnard se permette pareille incartade, passe encore ; mais un chat qui a reçu une éducation convenable...

— Miaou, miaou, répliqua le chat tout en folâtrant.

— Tu devrais rougir, fit M. de Crébillon, lui donnant une petite tape.

Blessée de cette punition, la bête bondit en bas de la table et alla se blottir sous le sopha. Mais un instant après, un autre chat était sur le bureau.

— Comment, Euterpe, tu veux aussi me fâcher aujourd'hui? ne vois-tu pas qu'il faut que je travaille? Va-t'en, mon cher enfant, dit M. de Crébillon, en lui allongeant aussi une tape. Euterpe se hâta de prendre la fuite.

Le poëte était au fort de l'inspiration, quand il fut dérangé de nouveau. Mais cette fois ce n'était pas un chat; son fils, le censeur royal, venait d'entrer dans sa chambre.

— Mon père, je viens vous adresser une demande.

— Que désires-tu, mon fils? demanda M. de Crébillon.

— Un jeune poëte vient de m'apporter à l'instant une tragédie, afin que je la censure.

— Eh bien, mon fils, censure-la.

— Oui, si j'en avais le loisir! Je travaille à un nouveau roman.

— Et moi à une nouvelle tragédie : ne me trouble pas. mon cher Claude, je me sens justement dans la plus heureuse disposition du monde, et je suis en train de pendre un coquin, un rien qui vaille de ministre...

— Laisse le gigotter encore un peu, mon cher père, et fais-moi l'amitié de censurer cette tragédie ; je n'ai pas le temps, moi, car l'imprimeur attend mon manuscrit.

— Allons, voyons, donne ici!... Comment ça s'appelle-t-il?

— *Catilina.*

— Diable! c'est aussi le titre de ma tragédie! Eh, je suis curieux de savoir comment ce gaillard-là dépeint mon héros. Mon Dieu, la triste époque que la nôtre! Aujourd'hui le premier imbécile venu se croit de la vocation pour la tragédie. Et pourtant rien de plus difficile qu'une bonne pièce de ce genre! Voltaire lui-même, qui se considère comme le plus grand poëte, n'entend rien à écrire une véritable tragédie! Il n'y a que deux hommes qui en soient venus à bout : Sophocle et Racine. Moi-même je ne suis qu'un barbouilleur, et il y a des moments où je crois en vérité que le Zoïle Boileau...

— Passons là-dessus, mon père, interrompit Crébillon fils. Dis-moi plutôt quand l'auteur pourra revenir chercher son manuscrit.

— Dans trois jours je l'aurai probablement lu.

— Bien, mon père, fit Crébillon le jeune, et il sortit.

Le vieux, stimulé par la curiosité, mit de

côté son *Catilina* et prit celui de l'étranger. Il lut la première, la seconde, la troisième scène et... l'ennui commença de le gagner.

— Ce brave garçon, dit l'amateur des chats en s'interrompant, me remémore l'histoire du vieux Chœrile qui, s'étant imaginé de chanter Alexandre le Grand, reçut une pièce d'or pour chaque bon vers, et pour tout mauvais vers un soufflet. L'auteur de cette tragédie mériterait plus de soufflets qu'il ne pourrait peut-être en endurer, car jusqu'à présent au milieu de cet océan d'iambes, je n'ai pas encore rencontré un seul bon vers. Cependant continuons!

Il lut la quatrième, la cinquième et la sixième scène et se mit à bâiller.

— Ah ! voilà qui me rappelle aussi cette histoire du poëte tragique grec Diphile. Dînant un jour chez son amie Géathène, il lui demanda comment elle s'y prenait pour avoir des vins aussi frais au milieu des chaleurs les plus brûlantes de l'été. — Je les fais placer, dit-elle, dans la fontaine où j'ai jeté tes vers. — Dieu, que de poésies glaciales l'espèce humaine engendre !

Puis, il lut encore une scène et jeta la pièce dans un coin.

V.

Lorsque le malheur a jeté son dévolu sur nous,

pauvres hommes, lorsqu'il ourdit des intrigues et trame des conspirations à notre endroit, il sait inventer mille ressources, mille expédients pour amener tôt ou tard la réussite de son plan.

Le jeune poëte qui pendant trois années s'était morfondu sur son *Catilina* et l'avait enfin terminé à la sueur de son front et après d'innombrables nuits passées sans sommeil, appartenait à cette classe de pauvres diables appelés communément *oiseaux de malheur*, parce que le malheur les poursuit partout et toujours, se jette sans relâche à la traverse de leurs projets, les harcèle et les persécute sans répit, et leur joue à toute heure, à tout moment quelque nouveau mauvais tour.

Dans sa jeunesse, une célèbre tireuse de cartes lui avait prophétisé, au moyen du marc de café, qu'il eût à se garder des chats, attendu qu'elle lisait dans le livre du destin que ces animaux le menaçaient d'un grand danger.

L'homme superstitieux croit tout, et c'est là précisément ce qui fait son malheur.

Depuis ce jour, le jeune homme avait éprouvé une antipathie toute naturelle et assurément très-excusable pour toute l'espèce féline, et il avait religieusement évité tout ce qui avait le plus léger point de ressemblance avec un chat.

A l'aspect de ces animaux, il ressentait la même impression que Henri III de France, qui se mettait à trembler quand il apercevait un chat dans sa chambre. De telles idiosyncrasies sont des énigmes que nul psychologue n'est capable de résoudre.

Le jeune homme était parvenu à l'âge de vingt-six ans, sans que les chats lui eussent occasionné la moindre contrariété. Déjà il se disposait à ne pas croire plus longtemps à la prophétie de la sybille au marc de café et à se réconcilier complétement avec les bêtes qui jusqu'à présent lui avaient été si odieuses, lorsque surgit un événement qui démontra de la façon la plus convaincante la vérité de l'oracle prononcé par la cartomancienne et la méchanceté des chats.

Que l'on en juge !

VI.

Au bout de trois jours, le jeune et modeste auteur du *Catilina* se présente chez le censeur royal M. de Crébillon fils, pour y réclamer sa tragédie.

— Votre *Catilina* est en bas chez mon père, répondit le censeur. Voulez-vous vous donner la peine de descendre avec moi?

Le poëte accepta en faisant une révérence

profonde, et ils se rendirent tous deux chez M. de Crébillon père.

— J'ai l'honneur de vous présenter l'auteur de *Catilina.*

— Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Le poëte s'inclina aussi respectueusement que possible.

— Mon père, où avez-vous posé la tragédie?

— Elle doit être sur mon bureau.

Le fils chercha.

— Non, mon père; elle n'est point sur le bureau.

— Alors elle doit être sur le sopha.

Le fils chercha encore.

— Elle n'y est pas non plus.

— Eh bien, dans ce cas elle doit sûrement se trouver là, sur la cheminée.

— Pas davantage.

— Où diable ce Catilina peut-il donc avoir été se nicher? fit le vieux Crébillon tant soit peu déconcerté.

— L'auriez-vous peut-être par distraction jeté dans le panier aux rebuts? — Assure-toi de cela, mon fils. Il chercha, chercha et ne le trouva pas. Une sueur froide perlait déjà sur le front du jeune poëte, car une voix intérieure lui disait que le manuscrit était perdu, ce qui devait le préoc-

cuper d'autant plus cruellement, qu'il avait eu l'imprudence de n'en point conserver une copie.

Le père et le fils visitèrent tous les coins et recoins. Enfin, après de longues recherches ils trouvèrent le *Catilina* sous le sopha. Mais dans quel état? lacéré en mille petits morceaux; car durant la nuit précédente, tous les chats de M. Crébillon, poussés par la faim, s'étaient précipités sur le noble Romain et l'avaient si longtemps houspillé en tous sens, qu'il n'en était plus resté une seule page entière. Qu'on se figure l'embarras des deux Crébillon et l'épouvante du pauvre jeune auteur! Il se tenait là comme un clocher d'église frappé par la foudre.

— Monsieur, fit Crébillon le jeune, vous voyez le malheur qui est arrivé. Je suis désolé...

— Et moi aussi, monsieur, ajouta le vieux d'un air de componction.

— Quelle indemnité, quelle satisfaction pouvons-nous vous offrir?

— Aucune, aucune, s'écria le jeune poëte consterné, en se frappant le front, et il s'enfuit fou de désespoir.

VII.

Le même jour, deux chats de M. de Crébillon passèrent de vie à trépas; l'histoire ne dit pas

si ce fut pour avoir dévoré la moitié de la tragédie ou en suite d'une autre cause.

Le jeune poëte envisagea cette aventure fatale des chats comme un avertissement du ciel. Pour le bonheur de l'humanité, il n'écrivit pas une seconde tragédie, et bientôt après il devint journaliste.

VIII.

Dans le courant de la même année (1763) le *Catilina* de M. de Crébillon parut sur le théâtre ; mais en dépit de la magnificence avec laquelle il avait été mis en scène d'après les ordres de madame de Pompadour, il n'obtint que fort peu de succès.

Immédiatement après la première représentation, une critique très-acerbe de la pièce fut publiée avec cette épigraphe :

Quousquè tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ?

IX.

Cette critique était du jeune poëte.

MARIE-ANTOINETTE.

Les étoiles sont les fleurs du firmament,
et les fleurs les étoiles de la terre.

PRÉLUDE HISTORIQUE.

I.

Cette chère, cette excellente madame de Genlis!... Elle a écrit bien des volumes, bons, mauvais, médiocres, mais son meilleur ouvrage est un petit livre intitulé : *Botanique de l'histoire*, où elle nous raconte maintes choses délicieuses à propos de fleurs qui ont joué un rôle dans des événements historiques. Elle parle de roses et de lis, de tulipes et de camélias, de violettes et de myosotis, tout en rapportant quelque souvenir à chacune de ces fleurs ; mais elle s'arrête de préférence sur la rose, cette gracieuse reine des jardins, qu'Anacréon appelle d'une façon si poétique l'*unique sollicitude du printemps.*

Après la comtesse de Genlis, M. de Biedenfeld a rattaché à la rose une foule de souvenirs, et

dans son *Livre des roses* il nous a livré plus d'une page intéressante.

Qu'il me soit permis, à mon tour, de consacrer un chapitre à la fleur des fleurs.

Anacréon attribue l'origine de la première rose à une goutte d'écume tombée sur le bord du rivage, au moment où Vénus Aphrodite se déroba aux flots de la mer. Cette goutte d'eau renfermait, prétend-il, l'embryon du premier rosier qui, échauffé par les rayons des yeux de la divinité, prit incontinent racine, poussa des feuilles et se couvrit de fleurs, afin de parfumer de senteurs l'air que la déesse devait respirer durant les premières heures de son séjour sur la terre.

Le poëte persan Firdusi fait naître la première rose de la transpiration du prophète Mahomet. Avant de descendre du ciel sur la terre, l'envoyé de Dieu, en traversant les jardins, s'arrêta tout à coup devant l'Éternel. Celui-ci fixa sur lui un regard si lumineux que le prophète, saisi d'étonnement et de crainte, se sentit inondé de sueur, et qu'il porta la main à son front pour l'essuyer. Deux gouttes de cette sueur tombèrent sur la terre : l'une produisit le riz et l'autre la rose.

Cupidon, le dieu de l'amour, offrit la première rose au dieu du silence, Harpocrate, qui dut lui promettre en échange de ne jamais trahir les secrets des amants.

C'est pourquoi la rose devint l'emblème de la discrétion, et c'est pourquoi les anciens romains attachaient d'habitude une rose à la nappe de leur table, afin de rappeler aux convives que tout ce qui se disait dans la salle à manger devait rester *sub rosâ,* c'est-à-dire sous le sceau de la discrétion.

La rose primitive était de la blancheur du lis, mais lorsqu'elle vit le sein de la déesse sortir de la mer, elle baissa, dit-on, les yeux et devint rouge de honte.

Les premières roses, d'après saint Basile, étaient dépourvues d'épines, et ce fut plus tard, lorsque chacun se prit à les cueillir, qu'elles se garnirent d'épines en guise d'armes défensives.

Selon la mythologie indienne, Wischnou, le dieu des dieux, trouva l'une de ses femmes, Pagoda-Siri, dans le calice d'une rose.

Les anciens Grecs considéraient la rose comme l'oracle de l'amour. Ils plaçaient ses feuilles sur le sommet de leur poing gauche fermé, et frappaient violemment dessus du plat de l'autre main; la détonation plus ou moins forte produite par le déchirement des pétales présageait heur ou malheur à leurs tendresses.

Les sorcières de la Thessalie préparaient des philtres enchantés avec les feuilles de roses. La foi en la puissance magique de cette fleur n'est

pas encore complétement détruite aujourd'hui. Voici ce que dit M. de Biedenfeld : Prenez trois roses, une rouge foncé, une rouge pâle et une blanche ; laissez-les infuser durant trois jours, trois nuits et trois heures dans une bouteille de vin, et donnez ce vin à boire à l'objet de votre affection, sans lui apprendre le procédé que vous employez, et il vous aimera de toute son âme, et il vous restera fidèle toute sa vie. Le moyen est d'une innocence telle que chacun de mes lecteurs peut l'essayer.

Les Romains, au goût si raffiné et qui affectionnaient particulièrement les rosiers pendant l'hiver, les faisaient venir de l'Égypte, pour en joncher leurs lits, leurs parquets, leurs tables et pour en couronner leurs têtes et leurs coupes.

Marc-Antoine, en rendant son dernier soupir dans les bras de Cléopâtre, pria que l'on couvrît de roses son tombeau.

Sous l'empereur Domitien, un homme qui avait découvert le secret de faire fleurir les roses en plein hiver, devint tellement riche qu'un jour il demanda effrontément ce que Rome coûtait, afin de l'acheter.

Héliogabale, le plus fameux viveur de Rome, fit remplir tous ses étangs d'eau de roses.

Smindrid, l'un des plus fieffés sybarites du royaume de Perse, se plaignit, dit-on, de ne

pouvoir s'endormir à cause des plis qu'une feuille de rose formait sous ses reins.

Antiochus couchait sur un lit de roses, même en hiver.

Les premiers chrétiens blâmaient l'emploi des roses pour les fêtes et sur les tombeaux, parce qu'ils voyaient dans cet usage un retour aux rites du paganisme.

Un des saints Pères de l'Église, Tertullien, a écrit un énorme in-folio contre les guirlandes de roses.

Clément d'Alexandrie reproche aux chrétiens de se couronner de ces fleurs, tandis que le Sauveur a été couronné d'épines.

Au synode de Nîmes, il fut enjoint aux juifs de porter une rose sur la poitrine, afin qu'on pût les distinguer des chrétiens.

La princesse Nourmahal fit remplir tout un canal d'eau de roses. Sous l'influence des rayons du soleil, l'eau s'évapora, et l'on vit nager à la surface du canal l'huile précieuse dont le parfum se répandait sur toute la contrée.

Charlemagne, dans ses capitulaires, ordonna de cultiver les rosiers. Le saint évêque Louis, neveu du roi Louis IX, étant mort, une rose poussa dans sa bouche.

D'après les vieux usages de l'Auvergne, de l'Anjou, de la Touraine et du Maine, un gentil-

homme ne donnait pour unique dot à ses filles qu'un chapeau ou un béret de roses.

Saint Médard, évêque de Noyon, institua en 538 la célèbre fête de la Rose, durant laquelle la jeune fille la plus innocente de l'endroit recevait le prix de vertu, consistant en une rose et en vingt-cinq livres d'argent.

Le tombeau de Clémence Isaure fut pendant quatre cents ans planté de rosiers et jonché de leurs feuilles odorantes, le jour de l'anniversaire de sa mort, et tous les poëtes devaient assister à cette cérémonie. Parmi les prix que distribue l'Académie des Jeux Floraux, fondée par elle à Toulouse, il se trouve aussi une rose, la rose églantine, la rose sauvage.

A Provins, les jardiniers élisent chaque année parmi eux un roi, un *roi des rosiers,* dont le règne ne dure qu'un an. On place le nouvel élu sur le trône en lui adressant ces mots : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles,* et immédiatement après, on le porte à sa demeure au bruit des instruments de musique et des chants.

Le sultan Saladin, après la conquête de Jérusalem, en l'an 1138, ne voulut entrer dans la ville qu'après avoir fait laver avec de l'eau de roses tous les murs d'un temple transformé en mosquée. Sanul raconte que cinq cents chameaux purent à peine transporter l'eau de roses néces-

saire à cette opération. Mahomet II, après la prise de Constantinople, le 29 mai 1463, fit laver avec la même eau l'église Sainte-Sophie, avant de la transformer en mosquée.

Le dimanche du *Lœtare,* pour indiquer la toute-puissance de Dieu, qui sait métamorphoser les pierres en pain et le pain en roses, le pape bénit une rose d'or dans la *Camera Papagalli.* Cette cérémonie fut instituée au XIe siècle par Léon IX. Ces roses bénites étaient données par les papes aux princes qu'ils voulaient gagner aux intérêts de l'Église; par exemple, Alexandre III en envoya une en 1177 à Louis VII de France, Innocent VIII, en 1486, à Jacques III, roi d'Écosse; Léon X, en 1518, à Frédéric le Sage, duc régnant de Saxe; Grégoire XIII, en 1574, à Henri de Valois, roi de Pologne, etc. C'est en raison de cette solennité que le dimanche du *Lœtare* reçut le nom de dimanche de la rose — *dominica in rosâ.*

Dans l'histoire d'Angleterre, nous voyons la rose jouer un rôle sanglant. En 1453, il surgit entre Henri VI, de la maison de Lancastre, et le duc d'York une lutte qui dura trente-cinq ans, la guerre de la rose blanche et de la rose rouge, et qui se termina par la bataille de Bolworth où Richard III trouva la mort.

Jacques II, roi d'Écosse, octroya à un certain

sir Walter Scott la baronie de Branksome, sous la condition pour ce dernier de lui fournir tous les ans une rose rouge.

Dans le parc de Noxbourg, un rosier indique la place où mourut le roi Jacques II.

Lorsque en 1648 le roi Charles Ier d'Angleterre monta sur l'échafaud, une jeune fille, pour donner au malheureux prince une marque de son amère douleur, arracha une rose de son corsage et la lança aux pieds du roi.

L'archevêque Loton, quand la princesse Galitzin lui demanda sa bénédiction, cueillit une rose et la lui tendit en disant : « Recevez votre image. »

La rose de Cagliari sert en Sardaigne à désigner trois candidats dont l'un doit être élu, lors du décès d'un membre du conseil municipal.

Dans l'Engadine et d'autres contrées de la Suisse, lorsqu'un prisonnier est élargi, une jeune fille lui offre une rose en signe de la liberté qui lui est rendue.

En Perse, dans les repas d'apparat, on se sert pour les bouteilles de roses rouges au lieu de bouchons.

En automne, durant l'équinoxe, les Persans célèbrent leur fête de l'Abrizan qui consiste à se faire réciproquement visite et à se jeter des roses au visage.

Tout étranger qui entre pour la première fois dans une habitation de Santiago au Chili, reçoit une rose des mains de la dame de la maison, pour indiquer que sa visite est bien venue.

En l'an 1484, Christian Rosenkreuz, moine gentilhomme de Franconie, fonda une société secrète qui prétendit avoir trouvé la pierre philosophale, ainsi qu'une panacée pour vivre éternellement, et qui, sur la fin du XIIIe siècle, occupa l'attention publique. Les membres de cette société, qui s'étaient donné le nom de frères de la Rose-Croix, portaient un ruban d'ordre auquel étaient attachés une croix d'or et une rose. Un des derniers matadors de la société fut le fameux Joseph Balsamo, appelé le vicomte Cagliostro.

Dans le XVIIIe siècle, il s'établit à Paris une réunion de poëtes dont les membres se nommaient *Rosati*, et dont le lieu de rendez-vous s'appelait le Bosquet des Roses. Pour être reçu, chaque poëte devait, à l'exemple d'Horace, composer une ode en l'honneur de la rose.

En 1780, le duc de Chartres créa un ordre de la Rose, qui bientôt fut aussi diffamé que son fondateur. Les membres de cet ordre célèbre s'intitulaient *Chevaliers et nymphes de la Rose*.

L'ordre allemand de la rose, institué en 1784

par un M. de Grossing, ne s'entacha pas d'une aussi mauvaise réputation.

Don Pedro, empereur du Brésil, créa, en mémoire de son mariage avec la princesse Amélie de Leuchtenberg, un ordre de la rose pour les gentilshommes de sa cour·

Édouard III, roi d'Angleterre, fit graver une rose sur ses monnaies d'or — rosenobles — et Martin Luther, le héros de la réforme, portait une rose sur son cachet.

Il n'y a presque pas de poëte qui n'ait chanté la rose. Un vieux livre français, le *Roman de la Rose,* et le poëme allemand la *Rose enchantée,* sont les deux plus célèbres apologies de cette fleur.

Néanmoins, cette reine des jardins, si belle et tant de fois chantée, a eu des amis et des adversaires.

Dans le deuxième volume de ses *Entretiens,* J. Louis Guez de Balzac cite une liste de personnages qui ne pouvaient ni voir, ni sentir les roses. Parmi les ennemis de cette fleur, on comptait le cardinal de Cardonne, le duc Henri de Guise et Marie de Médicis, la seconde femme de Henri IV. Cette dernière, qui raffolait de toutes les fleurs, tombait en défaillance dès qu'elle apercevait une rose.

Les amateurs les plus passionnés de la rose

que l'on ait jamais connus furent M. de Malesherbes et la reine Marie-Antoinette. L'un avait coutume de dire que ce qu'il y a de plus beau sur la terre, c'est la femme et la rose ; l'autre affectionnait les roses par-dessus tout. Lorsqu'elle vint en France pour se marier avec Louis XVI, elle coucha à Nancy dans un lit que les Lorrains avaient parsemé de roses à son intention. Elle dormit, rèva qu'elle était au paradis, et elle s'éveilla, dix-sept ans plus tard, sur l'échafaud, sous le couteau de la guillotine.

Mais quelle fut la cause première de son infortune?

Une bagatelle, une fleur, une rose!

II.

Au milieu du onzième arrondissement de la bonne ville de Paris, dans la rue des Fossés-Saint-Germain, il existe un café qui s'est créé une place dans les annales de la France et dont l'histoire est plus intéressante que celle de mainte cité, de maint royaume. Je veux parler du café Procope.

C'était là qu'avant la révolution française se réunissaient Voltaire, Diderot, d'Alembert, Piron, Panard, Collé, Crébillon le jeune, Fréron, Mercier, Rétif de la Bretonne et bon nombre d'autres

célébrités littéraires; c'était là qu'au commencement de la révolution française Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Manuel, Billaud-Varennes, Danton, Joseph Chénier et beaucoup d'autres coryphées de cette grande époque avaient établi leur quartier général.

Par une soirée de mars de l'année 1788, dans un cabinet particulier, quatre personnages étaient assis, faisant une partie de whist.

L'un de ces joueurs était Honoré-Gabriel-Victor Riquetti, comte de Mirabeau, qui, faute d'avoir été élu membre de l'assemblée du royaume, s'était détaché du parti de la noblesse pour se ranger du côté du tiers état, et dès lors était devenu l'un des plus chauds adversaires de la royauté. Le second, Pierre-Joseph Barnave, un jeune avocat de Grenoble, avait été nommé député par le tiers état du Dauphiné, et s'était aussi déclaré l'un des ennemis acharnés du parti de la cour. Le troisième, Jean-Pierre Brissot, fils d'un traiteur de Warville, revenu depuis peu de l'Amérique du Nord, où il avait en vain cherché de l'emploi, et publiait à Paris un journal républicain, le *Patriote français*. Le quatrième, Caron de Beaumarchais, est suffisamment connu: à ce nom-là tout commentaire devient superflu.

— Décidément, j'ai toujours du malheur au jeu, fit Mirabeau.

— Vous avez d'autant plus de bonheur en amour, répliqua Beaumarchais.

— Dites plutôt que l'amour est la cause de toutes mes infortunes. Ma première passion, excitant le courroux de mon père, me fit conduire à l'île de Rhé...

— Et mettre sous les verrous, interrompit Beaumarchais, pour retomber bientôt dans la captivité du mariage...

— D'où je ne tardai point à m'échapper tout criblé de dettes.

— Je m'en souviens, vous avez divorcé avec votre femme pour user du fruit défendu.

— Ah! oui... Sophie! l'unique femme que j'aie réellement et profondément aimée...

— Et que, par cette raison, vous avez déterminée à fuir avec vous. Mais après l'avoir enlevée à son époux, ne fûtes-vous pas, dans cette escapade, arrêtés à Dijon?...

— Oui, je fus condamné à mort, voire même pendu en effigie.

— Votre bien-aimée, si je me souviens bien, fut dirigée sur le couvent de Sainte-Claire, Gien...

— Et moi, enfermé à Vincennes, et seulement rendu à la liberté deux ans plus tard.

— Vous allâtes ensuite à Berlin, écrire l'histoire de la cour de Prusse, ce qui fit que...

— Que je me vis réduit à quitter immédiatement les États de Sa Majesté.

— Revenu à Paris, vous...

— Assez, de grâce, messieurs, interrompit brusquement Brissot; nous sommes ici pour jouer au whist et non pour entendre une biographie.

— Vous avez raison, Brissot, repartit Mirabeau, et cependant avant de continuer la partie, je me permettrai encore une question : Est-il vrai, Brissot, que vous soyez fils d'un traiteur?

— Oui, et j'en suis fier. Il vaut mieux, comte, avoir pour père un traiteur...

— Que de n'en pas avoir du tout. Parfaitement juste, Brissot.

— Jouons, jouons! s'écria Barnave qui jusque-là avait gardé le silence. Et l'on se remit à la partie.

— Les cartes m'ennuient, reprit Mirabeau au bout d'un quart d'heure.

— Naguère vous jouiez avec tant de plaisir, dit Brissot.

— J'aime encore le jeu, mais ces cartes, sur lesquelles s'étalent les stupides visages de rois, me blessent la vue.

— Oh! si tous les rois étaient aussi faciles à anéantir que ceux-ci, quelle bonne fortune pour maint État!

— Ce Louis XVI..., fit Mirabeau d'un air sombre.

— Il doit tomber, aussi vrai que je me nomme Brissot. Il en coûtera encore plus d'un combat, plus d'une vie, mais bientôt sonnera l'heure de la liberté, et la France formera une république indépendante.

— Dieu le veuille ! dit Barnave en levant vers le ciel un regard plein de confiance.

Ils recommencèrent à jouer ; mais chacun d'eux avait sa pensée occupée ailleurs. Mirabeau songeait à la puissance et à la richesse, Brissot à la chute de la royauté, Barnave à une république platonique, et Beaumarchais à son nouveau drame — *la Mère coupable.* — Et il advint ainsi qu'ils finirent tous par s'ennuyer réciproquement.

— Arrêtons-nous, dit Mirabeau.

— Nous avons assez joué, firent les autres.

Et bientôt Brissot et Barnave, Mirabeau et Beaumarchais se retirèrent.

III.

Arrivé dans la rue, le comte prit familièrement le bras de l'auteur de *Figaro,* et regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne les écoutait, puis il dit :

— Beaumarchais, avez-vous le don de vous taire?

— La tombe n'est pas plus discrète que moi.

— Ainsi l'on peut en toute sûreté se confier à vous?

— Vous le pouvez, comte, je vous en donne ma parole.

— Eh bien donc, apprenez un secret qui m'oppresse, attendu que, vous excepté, je ne compte pas un ami auquel j'ose le dire. Il y a trois jours, j'étais aux *Français;* la cour était venue de Versailles pour assister à la représentation d'une nouvelle tragédie de Chénier : je me trouvais non loin de la loge royale, et j'y vis...

— La reine!

— La grâce de ses traits, l'éclat de sa beauté me ravirent d'admiration. Mes yeux s'attachaient avec ivresse sur les siens, quant tout à coup — était-ce un décret du ciel ou un jeu du hasard je l'ignore, — quand tout à coup son regard rencontra le mien ; je tressaillis de bonheur. Après le troisième acte, la reine, qui semblait avoir observé mon émotion, appela le grand maître des cérémonies, le marquis de Brézé, en lui adressant un sourire ; et selon toute apparence son intention fut de lui demander s'il me connaissait, car je vis à l'instant même que le marquis, qui est myope, dirigeait sa lorgnette

vers ma loge, afin de me regarder et de pouvoir donner des renseignements sur ma personne. Je crus entendre prononcer mon nom. Pendant le dernier acte, Antoinette me considéra d'un air qui paraissait accuser autant de curiosité que d'intérêt. Feignant de ne pas m'en apercevoir, je poussai un profond soupir. Dès ce moment elle ne tourna plus les yeux de mon côté, j'en fus inconsolable ; mais lorsque le rideau s'abaissa pour la dernière fois et que la reine partit, elle lança vers moi un coup d'œil furtif avant de se retirer. J'étais au comble du bonheur! Je sortis précipitamment du théâtre et arrivai encore assez à temps pour la voir monter en carrosse. La voiture s'éloigna au galop, et moi, plus triste que jamais, je gagnai ma demeure, la tête pleine de son image. Le lendemain, un instinct indéfinissable, le pressentiment d'une espérance m'entraînèrent aux Tuileries. La moitié de Paris dormait encore, plongée dans un profond sommeil; le jardin était désert. Par un mouvement involontaire, je levai les yeux vers les fenêtres du palais; je tressaillis en apercevant une femme de haute taille sur le balcon du pavillon de l'Horloge. C'était la reine! Dès qu'elle me vit, une rose blanche qu'elle tenait à la main vint tomber à mes pieds. Je la ramassai et... la couvris de mille baisers.

— Et la reine l'avait-elle remarqué ?

— Je le suppose, car un sourire divin illumina ses traits. Elle me jeta un regard et disparut. Depuis lors cette fleur est devenue mon trésor le plus précieux... je la porte sans cesse, et la voici, ajouta Mirabeau, en montrant une rose blanche qu'il se hâta de cacher de nouveau sur sa poitrine.

— Qui croirait, bon Dieu ! que le comte Mirabeau, le César de toutes les femmes de Paris, est un Roméo ?

— Plaisantez, moquez-vous de moi, riez, mais ne trahissez pas l'aveu que je vous fais à la face du ciel et sous la foi du serment : j'aime la reine.

— Vous tremblez, comte.

C'est de joie, en songeant à l'instant où la rose vint effleurer mes pieds.

— Ne serait-ce pas le hasard ?

— Mon cœur m'affirme que non.

— C'est possible, mais c'est peu vraisemblable.

— Oh ! ne me ravissez pas cette illusion. Cette croyance, Beaumarchais, me réconcilie avec Dieu et avec le monde, avec la royauté, avec tout ce que j'ai haï et méprisé jusqu'à présent. Cette croyance m'enivre de joie et de bonheur.

— C'est ce qu'il me semble, comte, car jamais

je ne vous ai vu dans un pareil état d'exaltation.

— Tenez-vous donc pour impossible qu'une reine puisse descendre jusqu'à aimer un de ses sujets? Élisabeth d'Angleterre n'aima-t-elle point un Leicester, un Essex?

— N'oubliez pas que Marie-Antoinette n'est pas une Élisabeth, et que le comte Mirabeau n'est ni un Essex, ni un Leicester.

— A une époque telle que la nôtre, souvent un homme vaut plus à lui seul que ces deux-là ensemble.

— C'est très-vrai, mon cher comte, mais...

— Point de mais, Beaumarchais ; laissez-moi cette croyance, car sans elle je serais plus près du désespoir que je ne le suis maintenant de la félicité céleste. Laissez-moi penser que je ne suis pas tout à fait indifférent à la reine...

— Pensez ce qu'il vous plaira, mon cher comte. Mais expliquez-moi en quoi je puis vous être utile et vous prouver que mon dévouement vous appartient tout entier.

— Conseillez-moi, Beaumarchais. Comment m'y prendre pour approcher de la reine? Votre état est d'écrire des comédies, vous êtes familiarisé avec l'art des intrigues, soyez pour moi ce que Figaro est pour Almaviva... donnez-moi un avis...

— Faites-vous présenter au roi.

— Cette démarche éveillerait les soupçons et m'aliénerait la popularité dont je jouis. Je désirerais voir la reine et l'entretenir à l'insu de tout le monde.

— En ce cas il n'y a qu'un seul moyen...

— Lequel ?

— Essayez de pénétrer à Trianon où la reine a l'habitude de se promener des heures entières, sans autre compagnie que celle d'une dame d'honneur.

— Et de qui tenez-vous cela?

— D'un de mes amis, inspecteur des jardins.

— Si je pouvais faire sa connaissance!

— Rien de plus aisé.

— Sans lui dire pourtant qui je suis. Présentez-moi à lui comme poëte, peintre, tout ce que vous voudrez, mais pas comme Mirabeau.

— Je vous ferai passer pour un amateur de fleurs, désireux de visiter les serres de Versailles et de Trianon.

— Et quand me présenterez-vous?

— Ma foi, demain si cela vous plaît.

— A quelle heure, et où vous trouverai-je?

— A onze heures, au café de Foy.

— Je compte sur votre parole.

— C'est convenu.

Et ils se séparèrent après s'être réciproquement serré la main.

Huit jours après cet entretien, deux dames étaient assises sous un oranger, au milieu de l'une des petites serres de Trianon ; elles y déjeunaient. La plus jeune de ces deux personnes était la reine, la plus âgée était une de ses dames d'honneur, madame de Campan. Elles parlaient de fleurs, sujet bien attrayant pour elles.

— Ces amarantes, dit madame de Campan, me remettent en mémoire un ordre que la reine Christine de Suède fonda sous le nom de cette fleur, mais uniquement pour les gentilshommes de sa cour qui faisaient le vœu de ne jamais se marier. La devise de l'ordre de l'Amarante était celle-ci : *Doux souvenir qui ne doit pas mourir.*

— J'admire votre science historique, madame de Campan. Il n'est presque pas de fleur à l'occasion de laquelle vous ne sachiez me raconter quelque chose de neuf. Continuez.

— Le magnolia tire son nom de celui d'un botaniste français qui s'appelait Pierre Magnol ; le camellia doit le sien au jésuite Camelli, qui l'apporta du Japon, où cet arbrisseau est indigène et atteint une hauteur de 40 à 50 pieds. Le plus beau qui existe en Europe se trouve à Caserte, près de Naples, dans le domaine royal, où il fut planté en 1760.

— Je prierai mon royal cousin de m'en donner une bouture.

— L'hortensia reçut son nom d'un voyageur français dont la maîtresse, qui l'accompagnait dans tous ses voyages, s'appelait Hortense.

— De cette façon, le souvenir de la dame fleurit dans la postérité.

— La violette me rappelle l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse. Clémence Isaure fut, dit-on, la fondatrice de cette académie qui, dans le XIIIe siècle, avait la dénomination de *gai consistoire* et dont les membres s'intitulaient les *sept troubadours mainteneurs de la gaie science.* Ces troubadours se réunirent d'abord dans un verger situé non loin de la ville; mais durant une guerre avec les Anglais, le gai consistoire perdit ce jardin en 1346, il transporta le lieu de ses séances au Capitole, l'hôtel de ville de Toulouse. En 1694, le gai collége fut élevé au rang d'académie par un décret de Louis XIV. A une époque plus rappochée, l'auteur du meilleur poëme reçut une violette d'or. Celui qui le premier de tous remporta le prix fut Arnould Vidal de Castelnaudary, pour une pièce de vers qu'il composa en l'honneur de la sainte Vierge.

— Ah ! que c'étaient là de beaux, d'heureux temps. L'amour et la poésie se donnaient la

main. De nos jours, au contraire... dit Marie-Antoinette avec un profond soupir.

— Les feuilles du figuier que voilà, interrompit madame de Campan, remplaçaient à Syracuse, — ainsi que le dit Montesquieu dans son *Esprit des lois,* — l'ostracisme des Grecs. Quand l'État voulait se défaire d'un citoyen dont les principes lui semblaient dangereux, on lui mettait tout simplement dans la main une feuille de figuier, ce qui signifiait qu'il devait s'exiler.

— Oh! combien il serait à souhaiter que les États eussent aujourd'hui à leur disposition un moyen aussi commode de prononcer le bannissement!

— Chassez, madame, ces noires pensées. Bientôt la situation s'améliorera. Les lis, ces antiques armes de la France, poursuivit-elle, sont le sceptre des anges et des fées, l'emblème de l'innocence.

— Un sombre pressentiment me dit que la blancheur éblouissante de nos lis sera un jour souillée de sang.

— Encore une fois, bannissez de votre cœur ces horribles idées. Dieu mènera tout à bien!... Voyez là-bas ce superbe, ce magnifique carré de tulipes. Quelle fleur ravissante! Busbeck l'importa en 1554 d'Orient en Europe. Cinq ans plus tard, le botaniste Gerner vit la première

tulipe en fleur dans le jardin du sénateur Herwart, à Augsbourg. Au millieu du XVIIe siècle, le goût pour les tulipes dégénéra en une manie qui faillit réduire maint État à la mendicité. Il fut un temps où l'on payait les oignons de tulipe au poids de l'or. Pour un oignon de l'amiral Van der Eyck, on exigea 1,600 florins, pour un Viceroy, 3,000, pour un amiral Liefken, 5,000, pour un Semper Augustus, jusqu'à 6,000 florins. A Alkmaer on vendit un jour, moyennant 90,000 florins, cent vingt tulipes au profit de l'hospice des orphelins. En 1637, un riche bourgeois de Lille se défit d'une vaste brasserie pour une tulipe extrêmement rare. Depuis ce temps cette brasserie a pris le nom de *Brasserie de la Tulipe;* et la tulipe celui de *Brasserie.*

— Quelle extravagance!... Mais voyez donc, chère Campan, comme le soleil nous sourit gaiement. Profitons de sa douce invitation...

— Je suis prète.

— Venez, venez!

Marie-Antoinette s'élança dans le jardin. Elle arrivait à peine près du petit bassin, dans lequel une armée de poissons dorés prenait ses ébats, quand soudain un homme d'une paleur extrème vint se poser devant elle en lui tendant de sa main tremblante une rose blanche.

— Majesté, dit-il...

Mais au même instant il aperçut madame de Campan, qui rejoignait sa maîtresse en toute hâte. Saisi d'effroi, il prit la fuite.

— Connaissez-vous cet homme? demanda Marie-Antoinette.

— Non, Majesté, répliqua madame de Campan.

— Il a eu l'audace de m'offrir cette rose. Eh, voyez donc, le voilà qui s'arrête et regarde... de notre côté. Quelle insolence! dit la reine.

Et elle jeta avec colère sa rose dans le bassin.

— Malédiction! s'écria l'étranger.

Et il disparut le cœur plein de rage.

— Qui cela peut-il être? demanda la dame d'honneur, toute surprise.

— Un fou! ma chère Campan, repartit la reine.

On devine quel était ce fou...

V.

Depuis cette scène à Trianon, Mirabeau devint l'adversaire le plus redoutable de la cour. Piqué dans son amour-propre, profondément blessé dans son orgueil, il avait juré de se venger du roi et de la reine qui avait rejeté son premier hommage avec un dédain révoltant, avec un air de raillerie. Sa passion pour Marie-Antoinette s'était changée en une haine brûlante, et il

s'entendait à merveille à inoculer ce sentiment dans le cœur de ses partisans.

Le 23 juillet 1789, Louis XVI entra à l'improviste dans la salle des séances des députés. Au lieu d'ordre, il était décoré d'une rose blanche que la reine lui avait attachée sur la poitrine, comme un talisman qui — suivant un rève qu'elle avait fait — devait lui porter bonheur. Du haut du trône, il adressa aux mandataires du peuple un discours dans lequel il les engageait à ne pas abuser de leurs priviléges, à se souvenir de leur serment, à demeurer inébranlablement fidèles à la couronne, et à ne rien entreprendre qui pût exciter les esprits du peuple et faire courir quelque danger au pays. Mais ce discours trouva si peu d'écho dans les cœurs des députés, que loin d'éveiller la moindre sympathie, il fut oublié aussitôt que prononcé. Le dépit et la rage se peignirent sur les traits de Mirabeau qui considéra la rose blanche placée sur la poitrine de l'époux comme une trahison révélant sa faiblesse, et qui dès lors fut convaincu que Marie-Antoinette avait découvert au roi son inclination pour elle. A peine Louis XVI se fut-il éloigné, que Mirabeau monta à la tribune et prononça un discours dont chaque mot fut un coup de tonnerre pour les oreilles du parti de la cour, un éclair pour les cœurs des ennemis du roi.

Immédiatement après, parut le grand maître des cérémonies, marquis de Brézé, envoyé par le roi pour donner à l'assemblée l'ordre de se dissoudre et de se séparer.

Ce coup inattendu, semblable à un éclair qui viendrait sillonner les nues au milieu d'un temps serein, épouvanta l'assemblée au point que la plupart des députés se disposaient déjà à obéir au message royal. Mais alors, du sein du tiers état surgit une voix qui comme le roulement du tonnerre, interrompit ce silence funèbre, plein d'orages, et lança ces paroles restéé fameuses :

— Allez dire à votre maître que nous ne quitterons nos places que par la force des baïonnettes !

Celui qui avait fait cette réponse à l'envoyé du roi était, on le sait, le comte Mirabeau.

Le marquis de Brézé sortit pour aller annocer à Louis XVI que l'assemblée, enflammée par le courage du comte de Mirabeau, avait résolu à l'unanimité de ne céder qu'à la force.

Le faible Louis, incapable d'une décision énergique, pâlit, et la reine tomba en défaillance.

VI.

Depuis ce jour et depuis cette sortie de Mirabeau, la révolution marcha à pas de géant.

La cour, pressée par la nécessité, tenta tous

les moyens imaginables pour gagner Mirabeau à sa cause. La reine contraignit Louis XVI à solder 250,000 francs de dettes pour le comte et à lui assurer en outre une pension annuelle de 6,000 francs. Quand il parut pour la première fois à la cour, Marie-Antoinette dit à madame de Campan :

— Que n'ai-je autrefois accepté sa rose ! Qui sait, aujourd'hui nos affaires seraient peut-être dans une situation plus favorable. Sa première vue m'a inspiré un sentiment de terreur, mais la puissance entraînante de son éloquence me donne la certitude que tant que cet homme vivra, nul péril ne nous menace.

Cependant toutes les tentatives mises en usage furent inutiles et trop tardives. Mirabeau avait appris aux députés l'étendue de leur pouvoir, et dès lors ils poursuivirent avec hardiesse et persévérance le but qu'ils s'étaient proposé.

VII.

Le 2 avril 1791, le bruit se répandit comme une traînée de poudre dans tout Paris que le comte Mirabeau, l'apostat de la liberté, était mort subitement des suites d'une fièvre inflammatoire selon les uns, d'un empoisonnement selon les autres. — Sur son sein on avait trouvé une rose entièrement desséchée.

VIII.

En apprenant la nouvelle de cette mort, Marie-Antoinette dit à madame de Campan :

— Maintenant, je n'ai plus que peu de jours à vivre !

En effet, le mercredi 16 octobre 1793, son pressentiment se réalisa. Elle mourut sur l'échafaud, avec une rose blanche attachée sur son sein.

HISTOIRE D'UNE ÉPINGLE.

Madame de Maintenon se trouvait un jour chez la célèbre Ninon de Lenclos. Elle laissa tomber, par hasard, de sa poche une pelote qu'elle tenait de son confesseur, l'abbé Gobbelin. Ninon possédait au moins autant de curiosité que toute autre personne de son sexe, qui se vante de ne pas être curieux du tout; aussi fit-elle cent questions plus embarrassantes l'une que l'autre, qui amenèrent le sang aux joues de sa belle et prude visiteuse. — De qui vous vient cette pelote? — De Villarceau? — de Chevreuse? — du roi peut-être? — Qu'on se figure l'étonnement de Ninon. — Je n'aurais jamais cru, dit-elle, que je pourrais un jour m'intéresser à un objet provenant de l'abbé Gobbelin. Mais,

attendu qu'il en est ainsi, c'est moi qui planterai la première épingle dans cette pelote. En voici une précisément ; je ne l'ai d'ailleurs passée dans ce ruban que pour me rappeler que La Châtre doit venir ce soir chez moi : c'est elle que je choisis ; la conjoncture, au surplus, me paraît assez piquante.

Voilà comment notre épingle arriva par la main de la plus jolie femme de Paris sur cette bienheureuse pelote.

Vers ce temps, madame de Montespan commençait à regretter, et non sans raison, d'avoir introduit elle-même dans son cercle intime une rivale aussi dangereuse que la Maintenon. Or, un jour d'été qu'elle se promenait avec cette dernière et son royal amant, elle se sentit en proie aux plus tristes prévisions... Elle cherchait même à soustraire aux regards deux larmes qu'une légère altercation lui avait arrachées, et cachait son visage sous le voile qui l'enveloppait ; mais ce fut en vain, le vent semblait prendre plaisir à le soulever. Ce léger accident n'était vraiment pas nécessaire pour augmenter sa mauvaise humeur. Tout à coup et d'un ton un peu vif elle demanda une épingle à madame de Maintenon. Celle-ci tira sa pelote de sa poche, et tout en la parcourant des yeux répondit avec douceur qu'elle n'en avait pas, car elle ne comp-

tait point l'épingle de Ninon dont elle s'était servie précisément pour fixer son fichu. Et comment sa pudeur eût-elle pu se résoudre à la donner! — Pardon, madame, répliqua madame de Montespan d'un air fâché, en voici une; mais vous voilà encore dans un de vos jours de maladresse! — Et ce disant elle enleva imprudemment l'épingle du fichu qui jusque-là avait recouvert tant de charmes. Le monarque amoureux fut ravi des merveilles qui se découvrirent ainsi à ses regards. Madame de Montespan, qui lisait dans les yeux du roi, se piqua le doigt par mécontentement ou par mégarde, de façon que le sang en jaillit; et comme pour se venger, elle jeta brusquement à ses pieds l'épingle si dangereuse à tous égards. Mais le roi s'empressa de la ramasser et dit en donnant à la chose une tournure galante : — A nul prix je ne céderais cette épingle, imprégnée de votre sang.

Cependant la fameuse épingle retomba bientôt après des mains du roi dans celles de madame de Maintenon.

J'abandonne à la sagacité de mes lectrices le soin de deviner les conséquences de ce tendre sacrifice. Toutefois, je dois raconter qu'un beau jour la main du roi dirigea une attaque décisive contre un fichu fatal pour lui, que la résistance

de ce fichu ne fit qu'exciter davantage son badinage, et qu'enfin grâce à une capitulation, il rentra dans la possession de la chère épingle.

Elle fut déposée alors dans l'écrin de Louis XIV, et elle ne servit plus jusqu'à l'époque mémorable où Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné par le prince d'Orange, se réfugia à Saint-Germain avec sa femme et la princesse de Galles. On sait avec quelle générosité le souverain de la France l'accueillit et lui assigna son palais pour demeure. Quand Louis XIV alla à la rencontre du monarque déchu, madame de Maintenon qui considérait ce jour comme le plus beau de la vie de son royal amant, voulut attacher à l'agrafe de diamant qui brillait au chapeau de ce dernier un bouquet de fleurs blanches et un ruban sur lequel elle avait brodé ces mots de sa propre main : *Si Jacques ressemblait à Louis, tout lui serait resté fidèle.* Cette inscription qui flattait le cœur de Louis autant que sa vanité, lui plut infiniment; mais la porter sur lui, cela ne pouvait se faire qu'en secret. Il sonna donc Bontems, son valet de chambre, se fit apporter son écrin et en tira avec la grâce qui lui était naturelle notre épingle historique. — Prenez, madame, lui dit-il, ce n'est que de cette façon que peut être fixée et tenue cachée une devise à laquelle le mystère qui l'enveloppe prête encore un plus

haut charme, — madame de Maintenon baissa les yeux et piqua l'épingle dans le ruban. Ce ruban, après avoir rempli sa destination, et après que l'auguste amant eut consolé le roi Jacques, fut roulé avec soin et enfermé dans un étui précieux.

Laissons maintenant se terminer le règne de Louis XIV. — Souvent une seule minute sépare l'apogée de la puissance de la chute la plus profonde. Taisons-nous également sur l'époque de la régence. Durant cet intervalle, notre épingle resta paisiblement couchée dans l'écrin du roi, et soit respect, soit oubli, elle ne fut employée à nul usage. Transportons-nous à tire d'aile à la fin du règne de Louis XV, où par suite d'une circonstance inattendue nous la retrouvons sur la scène.

On sait la légèreté et le laisser-aller que madame Du Barry se permettait dans ses relations avec Louis XV; ses caprices, ses fantaisies ne respectaient rien. Un jour après dîner, ne sachant par quel moyen surmonter son ennemi, il lui vint à l'idée de se faire ouvrir le cabinet où l'on conservait les trésors les plus curieux que le roi avait hérités de ses prédécesseurs. Des manuscrits de grande valeur, des arrêtés de toute sorte furent jetés pêle-mêle et mis sens dessus dessous, en dépit de toutes les représen-

tations du roi, qui d'ailleurs, fait plutôt pour le rôle d'amant que pour celui de souverain, avait depuis longtemps remplacé par une galanterie sans bornes sa dignité une fois sacrifiée.

Dans cette perquisition générale de la trésorerie, l'écrin de Louis XIV tomba aussi entre les mains de la charmante dévastatrice à laquelle sans cela on ne l'eût assurément pas confié. Il renfermait plusieurs diamants magnifiques et une bague émaillée ayant orné autrefois le doigt de madame de Maintenon, et sur la surface extérieure de laquelle étaient gravés les attributs de plusieurs saints. Il s'y trouvait encore une petite croix en racines de violettes, confectionnée en mémoire de la révocation de l'édit de Nantes, et portant les noms de Letellier, du père La Chaise et de madame de Maintenon avec la date du 10 octobre 1685. Dans un coin de l'écrin gisait, en outre, un étui superbement travaillé et cachant dans son intérieur le ruban enrichi de la broderie apologétique à l'endroit de Louis XIV.

La fameuse épingle fermait le rouleau formé par le ruban, en même temps qu'elle y tenait attaché un papier qui relatait les événements auxquels notre héroïne devait sa haute importance. Déplier le papier, lire l'inscription, prendre l'épingle et rejeter l'étui, tout cela fut pour

madame Du Barry l'affaire d'un moment, habituée qu'elle était depuis longtemps à voir tout céder sans résistance au despotisme de ses caprices. — C'est moi qui garderai désormais cette épingle, dit-elle, je m'en servirai même aujourd'hui pour fixer dans mes cheveux le bouquet que je destine à ma coiffure.

Le roi voulut s'y opposer en vain, car dans certaines conditions, la résistance est toujours le présage d'une nouvelle défaite. Il dit bien qu'il ne s'exposerait pas volontiers au danger de perdre cette chère épingle, si digne d'être conservée; mais sa maîtresse, tout aussi imprudente qu'opiniâtre, avait déjà bondi et était allée se poser devant sa glace, où elle s'occupait à attacher dans les boucles luxuriantes de sa chevelure un ravissant petit bouquet, au moyen de la même épingle qui en d'autres temps avait rendu de si grands services à la gloire et à l'amour.

Cette aventure arriva précisément à l'époque où M. d'Aiguillon comptait avec assurance sur le dénoûment favorable d'une intrigue qu'il avait ourdie avec madame Du Barry pour faire tomber M. de Choiseul.

Ce ministre aussi heureux qu'habile, qui avait vu pendant longtemps la tempête s'amasser au-dessus de sa tête, se préoccupait légèrement des inquiétudes de ses nombreux amis qui ne

contribuèrent peut-être pas pour peu à sa chute par leur indiscrétion, et il continuait toujours à paraître calme, ouvert et confiant dans son bonheur.

Toutefois, les personnes de son entourage l'amenèrent à ce point qu'à la fin il céda à leurs instances et à leurs importunités, et il se décida par politesse à faire une démarche qui, tout en répugnant à son amour-propre, lui sembla pourtant le seul moyen de parer le coup décisif que l'on songeait à lui porter par l'intermédiaire de la favorite.

Toute sa vie, M. de Choiseul avait cru que pour un homme habile, séduisant, il n'y avait qu'une manière de pouvoir se réconcilier avec une femme, fût-elle sa plus implacable ennemie. Jusqu'alors il avait constamment réussi dans cette voie, et pour sa tête si riche en projets, entreprendre et exécuter n'était qu'une seule et même chose. Il se rapprocha donc de la belle comtesse, se présenta comme partageant l'admiration générale inspirée par sa beauté, par les grâces de son esprit; parla avec autant d'ingénuité que d'agrément, regrettant, en passant, d'être la cause d'un chagrin qui la rendait plus ravissante encore; assura qu'un quart d'heure de conversation avec lui détruirait à coup sûr la prévention fâcheuse qu'on avait sans doute

attisée contre sa personne, et il se montra si caressant que le triumvirat ennemi, c'est-à-dire le chancelier, le duc d'Aiguillon et l'abbé Terray, commencèrent à trembler déjà pour le succès de l'intrigue que jusque-là ils avaient si bien menée.

On circonvint donc la comtesse, et on s'évertua pour l'éloigner de toute relation avec un homme si dangereux. Mais Choiseul, sous prétexte d'accommoder toute l'affaire, avait proposé déjà à la favorite un rendez-vous dans son cabinet, et celle-ci avait consenti, soit qu'elle trouvât quelque plaisir dans cette entrevue mystérieuse, soit par caprice, ou pour ne pas paraître inconséquente, nous l'ignorons. Seulement elle se figura que par un certain ton imposant elle réussirait à écarter tous les périls qui pourraient venir menacer les intérêts de ses amis.

Avant de poursuivre notre récit, nous devons mentionner encore une circonstance.

Déjà depuis quelques jours, le roi avait redemandé à diverses reprises son épingle; mais madame Du Barry, très-éloignée de condescendre à son désir, l'avait laissé dans la crainte incessante de perdre son cher trésor. En vain s'était-il efforcé de lui faire entendre que cette épingle avait été la propriété de Louis XIV, qu'elle avait été mêlée aux circonstances les plus

graves de sa vie, et qu'en conséquence elle méritait non-seulement d'être conservée, mais en outre d'être traitée d'une façon toute particulière, madame Du Barry, l'esprit vivant de la contradiction, se faisait un jeu d'employer l'épingle aux usages les plus bizarres.

Tantôt elle s'en servait pour accrocher secrètement la perruque du chancelier à un rideau, de sorte qu'en se retournant ce personnage devait montrer à nu sa tête laide et chauve; tantôt elle s'en armait pour attaquer les maigres mollets de l'abbé Terray ou le dos du cardinal Giraudi, le nonce du pape.

Enfin, le jour du rendez-vous avait lui. Six heures venaient de sonner. Le roi, parti pour la chasse, ne pouvait rentrer que fort tard, selon toute apparence. M. de Choiseul avait remis une audience, contremandé vingt réceptions importantes, donné de l'occupation à tous ses secrétaires, voire même à M. de Lisle; partout régnait un calme profond, et tout l'autorisait à espérer une réconciliation qui par le fait blessait sa fierté, mais que néanmoins il ne pouvait pas refuser à l'amitié.

Les battants des portes s'ouvrirent enfin, et madame Du Barry entra. Son costume était plus élégant que riche; sa belle chevelure lissée négligemment trahissait cependant la main de

l'art, et elle portait au côté un superbe bouquet composé de toutes les fleurs de la saison, noué avec un joli petit ruban et assujetti avec la fameuse épingle. Elle ressemblait tout à fait à une Vénus Olympia. Mais, par malheur, M. de Choiseul n'avait que des idées terrestres, et il ne vit dans la belle comtesse qu'une délicieuse Laïs.

— Il faut que je vous l'avoue, cher duc, dit madame Du Barry, en prenant place sur le sopha, vous ne voulez jamais ce que je veux, c'est par ce motif que mon irritation contre vous est extrême. Une femme telle que moi ne se laisse pas offenser impunément, et j'espère que le roi me fera donner satisfaction.

Le vernis de dignité dont elle chercha à se couvrir en lançant ces paroles contrastait d'une façon si visible avec la séduction de son attitude, que le duc ne put retenir un léger sourire. Il lui répondit par un persiflage dont elle sentit fort bien la mordacité, et à son tour elle lui répliqua avec aigreur. Mais M. de Choiseul attribua tout cela à un petit caprice de femme et il se mit en devoir de la lutiner. Peut-être, malgré la mauvaise humeur de la comtesse, eût-il réussi dans ses projets de victoires et conquêtes; mais voilà que la maudite épingle, décidément destinée à jouer toujours un rôle

important, montre sa pointe, déchire une couple de dentelles précieuses et fait à la main du duc une profonde piqûre. Choiseul pousse un cri, bondit en arrière, et madame Du Barry, profitant de l'accident, fait mine de se tenir comme insultée. Elle s'éloigne en toute hâte, sans que la main ensanglantée de Choiseul tente de la retenir.

Deux jours après, le ministre était destitué et il se rendait en exil à Chanteloup. Interrogé par un de ceux qui l'accompagnaient dans sa voiture sur la cause de sa disgrâce, sur ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait dû faire, il répondit par les simples paroles suivantes, que personne ne comprit : « Le sort de la France a dépendu d'une épingle. »

A peine la favorite eut-elle quitté M. de Choiseul que le roi revint de la chasse. Sa maîtresse l'accueillit avec un empressement tel qu'il prêtait à croire qu'elle avait réellement à venger l'outrage qu'elle prétendait lui avoir fait. Jamais le roi ne l'avait vue aussi tendre. Il saisit cette occasion pour réclamer son épingle. Elle lui fut rendue et il l'enferma avec le plus grand soin, sans se douter le moins du monde de toute la reconnaissance qu'il lui devait.

Laissons maintenant notre épingle se reposer un moment dans l'écrin du roi, et voyons par

quel événement elle en disparut, sous le règne de son successeur, pour n'y plus revenir.

Mademoiselle Contat, une charmante actrice de la Comédie-Française, avait jeté les yeux sur le jeune comte de Narbonne, l'enfant gâté de la famille royale. Il était passionné, elle désintéressée, mais un peu fantasque. Personne ne devinerait le prix qu'elle attacha à ses faveurs. — Elle avait entendu parler de la célèbre épingle : tout aussitôt l'idée lui surgit de la posséder. Ce n'était point assez que le comte dût tâcher de l'obtenir du roi ; non, l'artiste obstinée se mit encore dans la tête qu'il devait la lui apporter avant la première représentation du *Mariage de Figaro*. Elle avait jugé extrêmement piquant de se servir, en guise de cachet pour fermer la lettre de Susanne, de l'épingle qui avait reposé sur le sein de madame de Maintenon et sur la tête de Louis XIV.

Si l'épingle faisait défaut au jour indiqué, toute liaison restait interrompue. Que l'on s'imagine l'embarras du comte ! Il ne connaissait nul moyen de se procurer l'objet formant la fatale condition *sine quâ non*, et pour compléter son malheur, la terrible représentation avait lieu dans quatre jours : l'étrange caprice de celle qu'il aimait le désespérait. Le hasard lui offrit enfin un expédient qu'il mit à profit.

Dans ce temps, on raffolait des quadrilles, et au prochain bal il devait en exécuter un qui exigeait un étalage tout particulier des costumes les plus pompeux. Il s'informa donc auprès de M. de la Bonde, le trésorier, de tout ce que contenait l'écrin du roi, et prétexta qu'il avait encore besoin pour l'ornement de sa toilette de quelques diamants qui s'y trouvaient renfermés. Le roi qui toujours se montrait assez complaisant pour céder à tous ses désirs, permit qu'on lui prêtât les pierres qu'il souhaitait. — Eh bien, j'irai les choisir moi-même, dit le jeune étourdi, je verrai par la même occasion une épingle dont j'ai déjà tant entendu parler. — Et avant que le roi eût le temps de lui répondre, il était déjà dans la trésorerie. Il se fit ouvrir l'écrin, et pendant qu'on étalait les diamants à sa vue, il glissa, sans être aperçu, une épingle à la place de celle si ardemment convoitée. Une heure plus tard, il la déposait aux pieds de mademoiselle Contat, où elle arrivait juste à temps, car la représentation était sur le point de commencer.

Aux grands applaudissements du public, notre épingle ferma le billet de Susanne, piqua le noble doigt du comte Almaviva, dont la générosité la rachetait avec de l'or, et enfin elle fut perdue sur le théâtre, après avoir passé dans

de nombreuses mains. Mademoiselle Contat en fut inquiète un instant; mais aux yeux d'un amant est-on jamais coupable? Cette pensée lui rendit son courage et elle s'excusa à peine auprès de son paladin. Le jeune comte, lui, était en proie à un tourment extrême, car le trésorier avait découvert la supercherie. Mais ce dernier reçut une pension; il se tut, et la fausse épingle resta dans l'écrin, où elle fut conservée comme une relique. La véritable épingle au contraire demeura enfouie dans la poussière jusqu'au jour où, durant une répétition des *Amours de Bayard*, pièce entremêlée de ballets, elle fut ramassée par une jeune danseuse qui à cette époque excitait une cértaine sensation non pas autant par son talent que par sa beauté. Cette jeune fille, dont le nom importe peu, était la maîtresse de M. d'Arlande, et celui-ci était le premier mortel qui osât traverser les airs dans l'aérostat de ce même Pilatre de Rozier qui plus tard devint victime de son talent et de sa témérité.

Notre danseuse, à laquelle on ne pouvait reprocher de la légèreté que dans son art, adorait presque son amant. On se figurera donc aisément l'effroi dont elle fut saisie en songeant aux périls auxquels M. d'Arlande voulait s'exposer. Cependant elle eut assez de courage pour

l'accompagner jusque sur la place où son nouvel Icare devait quitter la tere.

— Promets-moi du moins, lui répéta-t-elle en lui faisant ses adieux, de ne point te livrer durant ton voyage à un danger inutile. Que cette mèche de cheveux te rappelle ma prière. Puis elle lui attacha à l'endroit du cœur une mèche de ses cheveux avec l'épingle prédestinée qui lui vint par hasard sous les doigts. Ses yeux se remplirent de larmes, elle abattit son voile sur son visage, et son amant monta vers les étoiles. Malgré notre volonté de rester à terre, nous devons cependant suivre cet audacieux mortel, afin de voir ce que devient notre épingle. Un coup de vent déchira bientôt un petit drapeau que nos voyageurs avaient emporté avec eux comme trophée, et sur lequel on lisait l'heure de leur ascension. M. d'Arlande, dans la crainte de le voir se lacérer entièrement, s'efforça d'en rattacher les deux bouts ensemble, mais à cet effet il eut besoin de notre épingle; il la consacra donc à ce nouveau service, et quant à la mèche de sa maîtresse, ce qu'il avait maintenant de plus cher au monde, il la lança... dans les airs? non — dans la poche de son habit.

Après une pérégrination de quelques heures, le ballon descendit enfin au milieu des signes de

l'allégresse générale. Les physiciens, les naturalistes, les géomètres, les astronomes accoururent en foule recevoir nos voyageurs. Parmi les astronomes se trouvait le célèbre Bailli. Pilatre lui offrit le petit drapeau comme marque de respect pour ses talents. Bailli accepta ce don et le porta dans son cabinet d'étude avec la fameuse épingle. Si elle était restée là, elle n'aurait pas été à même de servir dans une circonstance n'ayant absolument rien de commun avec le rôle qu'elle avait rempli jusqu'alors. Mais que peut-on contre la destinée?

Le jour où le roi dut quitter Versailles, où le peuple le conduisit à Paris, Bailli, proclamé maire dans l'enthousiasme universel, avait été désigné pour recevoir le roi à l'hôtel de ville. En attendant l'heure, il marchait en long et en large dans son cabinet d'étude, lorsque arriva un cavalier avec la nouvelle que le roi était venu plus tôt qu'on ne l'avait cru. Bailli se précipita hors de sa maison, en oubliant toutefois son insigne d'honneur, le ruban patriotique, que depuis deux jours il portait à sa boutonnière. Il revint en toute hâte chez lui pour le prendre. Mais comme il hésitait sur le moyen de l'attacher, son regard tomba sur l'épingle qui était toujours plantée dans le drapeau du navigateur aérien; vite il s'en empara, fixa le

ruban patriotique à son habit et courut à l'hôtel de ville.

Le sort qui s'était une fois mis en tête de faire participer notre épingle aux aventures les plus diverses, voulut à présent qu'au moment où le maire tendait au roi une cocarde nationale, il manquât tout à fait d'un moyen pour la fixer à son chapeau. On eut donc recours à notre épingle ; mais trop faible pour le but qu'on lui assignait, elle se plia cinq fois de suite avant qu'on parvînt à l'enfoncer dans la cocarde de Louis XVI, aux yeux du peuple assemblé.

Si nous récapitulons maintenant les différentes phases de la destinée de notre épingle, nous la voyons d'abord à la toilette de Ninon, à son ruban, comme *pro memoriâ* d'un rendez-vous ; au fichu de madame de Maintenon ; au voile de madame de Montespan ; à la chemisette de Louis XIV ; dans son écrin, par suite de la condescendance de madame de Maintenon ; au panache de son chapeau lors de la réception de Jacques II ; à la perruque du chancelier ; au bouquet de fleurs de madame Du Barry ; dans la trésorerie de Louis XV ; dérobée par le comte de Narbonne ; dans les mains de mademoiselle Contat ; cachetant le billet de Susanne dans le *Mariage de Figaro ;* perdue pendant deux jours dans la poussière du plancher du théâtre ; puis

dans la possession d'une danseuse; piquée sur l'habit de M. d'Arlande en compagnie d'une mèche de cheveux; au drapeau d'un aéronaute; dans le cabinet d'étude de l'astronome Bailli; à sa boutonnière, et finalement à la cocarde de Louis XVI.

Que peut-elle être devenue enfin? Qu'en pensez-vous, mes belles lectrices?

Perdue une seconde fois, elle fut retrouvée au Louvre, après un long laps de temps, par un garde-malade qu'on avait appelé auprès de Mirabeau, et qui, lors de l'ensevelissement de ce dernier, attacha avec elle les deux extrémités du linceul. — Ne semble-t-il pas que le destin ait voulu mettre un terme en même temps à la remarquable existence de notre héroïne et à celle de l'homme le plus extraordinaire de son époque?

LE CARDINAL DE RICHELIEU,

POETE DRAMATIQUE

— 1635 —

I.

Nous sommes devant le palais du cardinal. De toutes les chambres de cet édifice, une seule est encore éclairée.

Dans cette chambre, dont tout l'aménagement porte le gracieux cachet du siècle des Médicis, sont assis autour d'une table ronde six personnages que, sans différer, je veux présenter successivement à mes lecteurs.

Le roi de cette petite table ronde, — l'homme qui se tient juché dans un fauteuil garni de velours violet, — est le cardinal-duc Armand du Plessis Richelieu, cet Atlas de cinquante ans, sur les épaules duquel repose le trône de Louis le treizième, et qui tient dans ses mains le sort de la France entière ; cet ambitieux

Richelieu qui, non content de la pourpre ecclésiastique et mondaine, aspire encore au laurier dont la muse de la poésie pare le front de ses favoris.

A droite du cardinal et à quelque distance de lui, nous voyons le sieur François le Métel de Boisrobert, conseiller intime et bouffon de Son Éminence, encyclopédie vivante de mille idées burlesques au moyen desquelles il s'entend si bien à dérider son haut patron, que Citois, le médecin particulier du cardinal, un jour que ce dernier s'était brouillé avec son bouffon, lui prescrivit pour toute ordonnance : *Recipe* Boisrobert.

A côté de Boisrobert, nous apercevons M. Guillaume Colletet, poëte qui a composé quelques odes et quelques sonnets fort médiocres.

Colletet a pour voisin M. Claude de l'Étoile, qui, depuis cinq ans, travaille à une comédie, — *l'Intrigue des Filous,* — sans pouvoir l'achever, poëte qui, à l'exemple de Montaigne, lit chaque scène à sa ménagère, laquelle s'entend à la poésie ni plus ni moins qu'un épicier à l'astronomie.

Près de l'Étoile est assis M. Jean de Rotrou, le Scribe de l'époque, viveur et joueur passionné, qui, souvent, quand il a besoin d'argent, compose une pièce dans le courant d'une

nuit, et qui, de cette façon, en a déjà fait tomber plus de trente de sa plume.

A la gauche du cardinal nous saluons, en M. Pierre Corneille qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait déjà écrit *Mélite,* comédie en cinq actes et en vers, considérée depuis dix ans comme une des meilleures du répertoire, un astre naissant, dont le talent ne surprend plus personne, mais inspire une envie extrême au cardinal de Richelieu, auquel chaque nouveau triomphe de Corneille occasionne une nuit d'insomnie.

Ces cinq personnages, auxquels Son Éminence avait communiqué le plan d'une comédie imaginée par lui, — *les Tuileries,* — ont exécuté ce plan en commun, et cette nuit-là même, ils sont venus soumettre leur œuvre au jugement du cardinal. Boisrobert, forcé qu'il avait été de relire jusqu'à trois et quatre reprises mainte scène que Richelieu jugeait à propos de corriger, ne fut pas peu satisfait lorsque la lecture arriva à sa fin.

— Messieurs, dit le cardinal, vous avez parfaitement accompli votre tâche. Maintenant à moi de faire en sorte que votre pièce, ou plutôt la mienne, soit immédiatement mise en scène. La comédie plaira, et elle doit plaire, car l'idée...

— Est de Votre Éminence, partant éminente,

observa Boisrobert, qui avait la manie des jeux de mots.

Richelieu se sentit superlativement flatté de cette apostrophe.

— Je suis curieux de voir, continua-t-il, l'effet que notre comédie produira sur notre grand critique, M. Théophraste Renaudot.

Malheureusement, répliqua Rotrou, le brave homme ne se connaît pas plus en poésie que l'aveugle en couleurs.

— Que le savetier reste à ses formes, fit Colletet.

— Faute de malades, ajouta l'Étoile, il a tourné le dos à la médecine pour se faire journaliste.

— C'est-à-dire poursuivit Boisrobert, qu'il administre maintenant ses électuaires sous formes d'articles de journaux.

— Le docteur Renaudot, répondit Corneille, est un homme d'un immense savoir. On peut être tout à la fois médecin médiocre et homme d'esprit. Quant à moi, sa *Gazette de France* me semble aussi instructive qu'amusante. Il est vrai qu'il nous donne parfois des pilules bien amères à avaler, mais nous ne pouvons nous dissimuler que souvent il frappe juste.

— *Clericus clericum non decimat,* répliqua Boisrobert; le docteur vante M. Pierre Corneille et M. Corneille vante le docteur.

Le cardinal, jaloux des éloges que Renaudot avait prodigués au génie de Corneille, sourit au sarcasme de son bouffon.

— Lors même qu'il me blâmerait, fit l'auteur de *Médée,* je le louerais; car une critique instructive n'a rien de blessant pour moi.

— Mais le premier imbécile venu peut critiquer, dit Rotrou.

— Moi, pour ma part, répliqua Corneille, je suis d'avis que la critique exige plus d'esprit que la louange; je puis trouver bonne la plus abominable rapsodie par ce simple motif qu'elle me plaît; mais la critique, pour convaincre, doit être plus sévèrement motivée que l'éloge.

— Ainsi, M. Renaudot n'a sans doute préconisé votre *Médée* que parce qu'elle lui a plu.

— Ce qui veut dire, monsieur Boisrobert, que ma *Médée* est une rapsodie. Je respecte toute opinion, car les goûts sont différents. Votre tragi-comédie, *Pirandre et Lisimène,* a été fort mal accueillie du public; quant à moi, elle m'a plu.

— En vérité, demanda le railleur en oubliant soudain son rôle; eh bien! j'en suis enchanté.

— Tu es un fou bouffi d'orgueil, dit le cardinal offensé de ce que son bel-esprit se laissât enivrer par une cajolerie de Corneille; il ne faut

pas, dit-il, attacher une trop haute importance aux éloges d'un seul individu. L'unique juge compétent, c'est le public.

— Que Votre Éminence me permette une remarque. Sous ce point de vue, je ne partage aucunement votre opinion, répliqua Corneille. Déjà le vieil Horace a comparé le public à un monstre ayant beaucoup de têtes, mais peu de sens. En admettant que, sur dix personnes, deux tout au plus soient en état de juger sainement les arts, on arrive à ce résultat que sur cinq cents auditeurs il se trouve d'habitude quatre cents têtes faibles, incapables de porter un jugement. Pour ce qui est de moi, j'avoue que l'approbation d'un seul homme d'esprit me cause plus de satisfaction que les applaudissements de la multitude.

— Les anciens poëtes de la Grèce, répondit le cardinal, pensaient beaucoup plus juste sur cette matière. Les applaudissements de la multitude formaient le but auquel ils tendaient. Aristophane, dont le fouet satirique n'épargna même pas les dieux, fut ravi de joie lorsque le peuple d'Athènes, après la représentation de ses *Nuées*, lui décréta une couronne d'olivier. Eschyle jouit de son plus beau triomphe lorsqu'à la représentation de ses *Euménides*, les femmes enceintes, effrayées par les scènes ter-

ribles de sa tragédie, furent emportées du théâtre sans connaissance.

L'*Andromaque* d'Euripide produisit un effet analogue. Sophocle, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mourut de joie quand on lui apporta la nouvelle que son *Antigone* avait remporté le prix aux jeux olympiques. L'approbation d'un seul retentit sans laisser de trace ; les éloges de toute une nation vivent à travers les siècles. Mais en voilà assez pour aujourd'hui sur ce sujet ; minuit a sonné depuis longtemps, mon esprit aspire au repos.

La compagnie se leva et quitta immédiatement le palais Cardinal.

II.

Huit jours après, chacun des cinq auteurs reçut de la part de Son Éminence, la petite circulaire suivante, écrite de sa main :

« Nous parlions récemment des poëtes de la Grèce. Ci-joint vous recevrez, comme une légère marque de ma reconnaissance, une édition rare d'Euripide, qui, vu les planches que j'y ai ajoutées, ne vous sera peut-être pas tout à fait désagréable.

« RICHELIEU. »

C'était une édition d'Aldus, de 1503. Dans chaque exemplaire étaient intercalées cinq planches. Chacune de ces cinq planches était un bon de mille livres richement gravé : en somme, un cadeau de 25,000 livres.

Il y a encore aujourd'hui des cardinaux et des ministres, mais il n'y a plus de duc Armand du Plessis-Richelieu.

III.

Au bout de trois mois eut lieu à la cour la première représentation de la comédie *les Tuileries,* tracée par Richelieu et composée par les cinq collaborateurs. Le cardinal avait fait mettre la pièce en scène avec une pompe vraiment féerique. Au centre de la salle, on avait établi une espèce de banc des auteurs pour MM. Boisrobert, Rotrou, Colletet, l'Étoile et Corneille.

Non loin de ce trèfle à cinq feuilles était assis M. le docteur Théophraste Renaudot, le premier journaliste du pays, le fondateur de la *Gazette de France,* vivante encore de nos jours, et qui avait obtenu de Louis XIII, tant pour lui que pour ses héritiers, un privilége exclusif autorisant la publication de cette feuille. M. Renaudot aimait l'argent, et bien que ses malades et ses lecteurs lui procurassent un très-respectable

revenu, dont il pouvait vivre, il en était si peu satisfait que — fi l'horreur! — il prêtait sur gages comme un juif.

Plus encore que son esprit et sa malice, sa cupidité le faisait détester; mais Renaudot, qui, dans le moindre atome de son corps était un journaliste, pensait comme Caligula : *Oderint dum metuant* (qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne). Et ce qui est vrai, est vrai. Il y avait alors à Paris peu d'hommes plus redoutés que l'éditeur de la *Gazette de France*. Tous les comédiens, depuis les Mondors jusqu'aux derniers figurants, tremblaient devant la plume du docteur Renaudot. Toutes les comédiennes, depuis la première héroïne jusqu'au plus humble choriste, faisaient la cour au docteur, ou pour mieux dire, à son journal. M. Renaudot, de son côté, les aimait toutes, mais particulièrement la petite soubrette, aux yeux bleus, au cou de cygne, aux lèvres de pourpre, la ravissante demoiselle Clélie, qui se sentait fière d'avoir par-ci par-là, un mot à dire dans la rédaction de ses critiques, et de pouvoir bouder, quand le docteur avait brûlé devant une de ses rivales un peu plus d'encens que devant elle. D'après ces courtes explications, on voit qu'alors tout se passait absolument comme aujourd'hui. Les temps changent et non les hommes. Ces der-

niers, à mon avis, demeurent, à peu d'exceptions près, les mêmes dans tous les temps; à toutes les époques, les phrynés se prostituèrent, mais les nobles femmes restèrent vertueuses.

Le roi et toute sa cour assistaient à la représentation. La reine Anne d'Autriche, entourée du brillant essaim de ses dames d'honneur, était assise à la droite de son auguste époux à la gauche duquel le cardinal duc de Richelieu avait pris place. Parmi les dames d'honneur, mademoiselle Louise de La Fayette se distinguait par l'éclat de sa beauté, mais plus encore par le charme de son innocence angélique. Alors déjà, Louis XIII ressentait pour elle un penchant invincible. Non loin de l'aimable enfant, se tenait un des plus beaux hommes de la cour de France, le marquis de Cinq-Mars, commandant des gardes-du-corps et favori du roi; ce Cinq-Mars dont l'influence excitait déjà l'envie et le mécontentement du cardinal; à côté de Cinq-Mars on voyait l'intendant de la Bibliothèque royale, François-Auguste de Thou, l'aîné des fils du célèbre historien : deux personnages dont l'amitié rappelait celle de Damon et Pythias.

Au fond espionnait le rusé factotum du cardinal, le fameux capucin père Joseph du Tremblay. A droite du capucin, on apercevait Jacques

Gaffarel, l'illustre bibliothécaire; à gauche, le docteur Citois, premier médecin de Son Éminence.

Au nombre des spectatrices n'appartenant point à la cour, on remarquait en première ligne, vu le nimbe de ses charmes printaniers, Marion Delorme, alors âgée de vingt-trois ans, la maîtresse de Cinq-Mars, qui, après l'exécution de ce dernier, devint la courtisane du cardinal, et, après la mort du duc de Richelieu, la Laïs du grand Condé. A côté d'elle était assise Madeleine de Scudéry, femme de beaucoup d'esprit, mais d'une laideur affreuse, et dont le visage formait avec celui de sa voisine, un contraste aussi frappant que la nuit et le jour.

La pièce commença. La curiosité était poussée au plus haut point, car toute la cour, toute la ville savait que l'auteur de cette comédie n'était autre que le cardinal de Richelieu, l'homme le plus redouté et le plus haï de France.

A l'exception du pauvre roi, il n'y avait pas un auditeur qui ne fût tout yeux et tout oreilles. Mais le plus remarquable des spectateurs, c'était le docteur Théophraste Renaudot, qui ne prononçait pas un mot, pas une syllabe.

Le cardinal, qui de temps en temps jetait un coup d'œil furtif sur le journaliste, placé derrière le roi, essayait de deviner sur les traits de

l'écrivain l'impression que chaque scène produisait successivement sur lui, mais le docteur était tellement maître de sa physionomie, que, même dans les passages les plus gais, il resta imperturbablement sérieux, ce qui parut inquiéter beaucoup Son Éminence.

Le premier acte était terminé, et l'auditoire entier l'avait très-favorablement accueilli. Après un court intervalle, le second acte commença, et son succès ne fut pas moindre. Mais, dans le troisième acte, on reconnut déjà certaines longueurs qui retardaient la marche de l'action et diminuaient ainsi l'heureux effet des deux premiers actes. Le quatrième parut encore plus pâle et plus languissant ; toute la salle éprouvait déjà l'avant-goût de ce plaisir désagréable que, dans le langage nu et sans fard de la bourgeoisie, on appelle tout crûment l'*ennui*.

Durant le cinquième acte, ce *plaisir désagréable* s'accrut encore de scène en scène, au point que la reine, Cinq-Mars, de Thou, et en général tous ceux qui, au fond de leur âme, ne nourrissaient pas une très-vive sympathie à l'endroit de M. le cardinal, profitèrent de la circonstance pour se venger de son ambition insatiable, en se mettant à bâiller ouvertement, — art dans lequel, d'ailleurs, on excelle à la cour, — ce qui porta à son comble le trouble de Son Éminence.

On raconte que dans un accès de rage, l'empereur Caligula souhaita un jour que tout le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de la faire tomber sous la hache du bourreau. Le duc de Richelieu se trouva dans un pareil état de fureur quand il vit le roi dormir à son côté, et tous les autres auditeurs bâiller autour de lui : ainsi qu'il l'avoua le lendemain à son bouffon Boisrobert, il aurait souhaité à tout son auditoire un seul nez, afin de lui appliquer un million de chiquenaudes pour le punir de n'avoir pas su priser les beautés de sa pièce.

Le rideau tomba. La pièce était finie. La reine se vit contrainte d'éveiller Sa Majesté le roi, qui déjà avait daigné commencer à ronfler. A son réveil, il daigna encore exprimer son approbation au cardinal, en applaudissant courtoisement et avec tant de force, que toute la cour, en raison de l'étiquette, fut obligée, bien qu'à contre-cœur, de suivre l'exemple royal.

Après le spectacle il y eut bal. Le roi daigna de nouveau danser le premier quadrille avec mademoiselle de La Fayette et la reine avec le marquis de Cinq-Mars.

—Eh bien, mademoiselle, demanda Louis XIII, comment vous a plu la comédie de monsieur mon premier ministre ?

— Sire, je n'ai pas le courage de vous avouer la vérité.

— Ne craignez rien, mademoiselle, le cardinal ne peut nous entendre ; car, furieux du mauvais résultat de son ouvrage, il a prétexté un malaise et s'est retiré chez lui.

— Alors j'ose confesser à Votre Majesté que ce serait un immense malheur pour la France si le cardinal duc de Richelieu n'était pas plus grand homme d'État que poëte.

— Vous avez raison, mademoiselle, fit le roi.

— Eh bien, marquis, que dites-vous de cette comédie ? demanda Anne d'Autriche à son danseur.

— Madame, répliqua le gentilhomme, je trouve la pièce aussi insupportable que son auteur.

— C'est absolument mon opinion, marquis.

— Demain matin de bonne heure, j'irai voir le docteur Renaudot.

— Et pourquoi ?

— Pour le prier de déchirer sans pitié cette ennuyeuse rapsodie dans le prochain numéro de sa feuille.

— Et comment parviendrez-vous à inspirer à cet homme-là le courage nécessaire ?

— Je possède un talisman.

— Lequel ?

— Ma bourse, dit Cinq-Mars.

IV.

Cinq jours après la représentation de la comédie tombée, il parut dans la *Gazette de France* une critique très-mordante qui mit le cardinal dans une telle fureur qu'il dit au père Joseph, le confident de tous ses secrets :

— Sais-tu, Joseph, qui est l'auteur de cette infâme diatribe ?

— Qui ? qui ? demanda le capucin.

— Pas d'autre que Cinq-Mars.

— Et qu'est-ce qui porte Votre Éminence à le croire ?

— J'en ai la certitude. Le lendemain de la représentation de ma pièce, un de mes espions a vu l'équipage du marquis stationnant devant la maison du misérable barbouilleur.

— Ah !... dès lors vos soupçons me paraissent parfaitement justifiés.

— Ce Cinq-Mars est mon ennemi mortel. Tôt ou tard il faut qu'il tombe !

V.

Le cardinal se piquait de tenir parole.

Sept ans après la représentation de cette comédie, le 12 septembre de l'année 1642, l'Oreste et le Pylade de la France, Henri Coiffier, marquis de Cinq-Mars, et François-Auguste de

Thou, furent exécutés sur la place publique de Lyon, comme convaincus de haute trahison.

Le cardinal ne survécut que peu de temps à son ennemi. Il mourut à l'âge de cinquante ans, le 4 décembre 1642.

Onze ans plus tard, le 25 octobre 1653, décéda le premier journaliste de France, le docteur Théophraste Renaudot.

UNE CROIX D'HONNEUR

Souvent le bonheur vient en dormant, d'une manière subite et inattendue. Voici à ce sujet une historiette qui n'a pas été inventée à plaisir et qui du moins a pour elle l'attrait de la vérité.

Parmi les principaux limonadiers du deuxième arrondissement de la bonne et trop insouciante ville de Paris, on comptait à l'époque où se passe l'aventure que je vais raconter, M. Camille-Anatole Tamtam. C'était un homme dans la vigueur de l'âge qui après avoir tenu autrefois et non sans quelque mérite l'emploi de basse-taille au théâtre de Bordeaux, avait été ensuite parfumeur à Lyon, et se trouvait depuis trois ans à la tête d'un café, où ses affaires prospé-

raient à merveille, vu l'excellence de ses objets de consommation, et vu surtout la beauté de sa femme avec laquelle il coulait, depuis quinze mois, les jours les plus fortunés.

Fanny — c'était le nom de son honnête moitié — avait été successivement modiste dans l'atelier du *Diable d'argent,* puis choriste au théâtre des Variétés, et l'*amie* intime d'un certain lord Réginald Tilbury, possédant un revenu annuel de deux mille livres sterling et une dose extraordinaire de spleen. Une nuit, par un magnifique clair de lune, et sous l'influence de son dégoût extrême de la vie, ce fils d'Albion prit une jarretière brodée ayant appartenu à Fanny et alla se pendre à l'un des plus beaux arbres du bois de Boulogne, après avoir préalablement bien bourré son estomac, écrit son testament et stipulé *à sa flamme aux yeux bruns* une rente viagère de cent livres sterling.

Fanny fut inconsolable, — non du suicide de mylord, — mais de la sotte et basse ladrerie qui l'avait empêché de la constituer l'héritière de tous ses biens.

— Qui dit Angleterre, dit ingratitude ! s'écria la ci-devant modiste en saisissant le portrait de mylord et le jetant dans la cheminée. Puis elle tira du fond d'une cassette quelques mèches de ses blonds cheveux et les lança par la fenêtre

dans le ruisseau de la rue; mais elle garda la rente et fit le vœu solennel d'accorder dorénavant son amour à deux pauvres diables de Français, plutôt qu'à un Anglais riche et avare.

Et ma foi, Fanny tint parole.

Lors d'une fête champêtre, donnée à Belleville, elle fit la connaissance du tendre limonadier qui, en moins d'une heure, au milieu d'une contredanse dans laquelle il sut déployer toute son habileté chorégraphique, lui déclara son amour et pendant le galop suivant lui offrit, sans hésiter, son cœur et sa main.

Un mois plus tard, Fanny devenait sa femme. Depuis ce temps elle fonctionnait comme dame de comptoir et charmait tous ses clients, trop heureux de pouvoir acheter, grâce à un sorbet ou à un verre de limonade, le droit d'offrir quotidiennement leurs hommages à madame Tamtam. Et madame Tamtam était en effet si jolie et si attrayante, si prévenante et si réservée, si affable et tout à la fois si fière, en un mot si coquette, qu'on ne pouvait blâmer aucun des consommateurs de s'éprendre de la belle limonadière au point d'en perdre la raison.

Mais parmi les habitués, nul n'avait le droit de se flatter d'avoir obtenu la préférence. Pour chacun elle avait la même glace et le même sou-

rire, la même amabilité et la même limonade, les mêmes biscuits et les mêmes égards. Nul ne pouvait prétendre que madame Tamtam, l'Hébé de l'établissement, eût distingué l'un plus que l'autre.

— Ma femme, disait le limonadier en voyant sa douce moitié entourée d'un épais essaim d'adorateurs, ma femme n'est pas seulement un ange par sa beauté, une péri par ses délicieux attraits, mais elle est encore un modèle de vertu, le type le plus rare de la fidélité. L'heureux mortel que je suis! avoir mis la main sur le numéro gagnant dans la loterie conjugale; au milieu d'une masse innombrable de billets nuls, avoir attrapé un merle blanc sur cent mille merles noirs, avoir rencontré une femme aussi jolie que fidèle, et jouissant d'une rente de cent livres sterling ! Je ne puis attribuer qu'à elle seule ce prodigieux achalandage, cette affluence interminable de clients de tous les états et de tous les quartiers.

La renommée de ma maison est fondée à jamais ; mon bonheur est assuré pour toujours ! Moi, Camille-Anatole Tamtam, je ne changerais pas aujourd'hui mon sort avec celui de Louis-Philippe, et je m'estimerais le limonadier et le mari le plus digne d'envie de tout Paris, si je n'étais en même temps garde national, qualité

qui m'oblige à monter de fois à autre ma garde et à passer mainte nuit, étendu sur un grossier lit de camp, en échange d'une couche chaude et moëlleuse. Que le diable emporte la révolution de juillet! Sous Charles X, le bon bourgeois pouvait dormir en paix à côté de sa femme : aujourd'hui, le service l'arrache des bras de l'amour, il faut que la nuit il grelotte à son poste, qu'il arrête filous et vagabonds, qu'il bivaque au corps de garde avec d'ennuyeux compagnons, et que, pour tuer le temps, il perde son argent au piquet ou au domino : je gagne toujours, mais j'aime mieux perdre dix parties au domino et vingt parties au piquet qu'une seule de mes nuits, si douces, si paisibles, si agréables! Ah! ma Fanny, ajoutait le bienheureux limonadier en soupirant, et puis il se rappelait que le jour même où il récitait ce touchant monologue, c'était encore une fois son tour à monter la garde.

C'était le 12 mai, fête de Saint-Pancrace, ce respectable martyr, qui, si je ne me trompe, fut emprisonné sous Dioclétien et décapité sous Galère. Ce saint personnage est beaucoup plus connu et plus redouté que maint autre du calendrier, attendu que conjointement avec son collègue Servais, dont l'anniversaire tombe le 13 mai, il est l'épouvantail de tous les

jardiniers. En effet, ces deux jours-là sont d'habitude marqués par les dernières gelées blanches.

M. Camille-Anatole Tamtam semblait avoir oublié cette circonstance ou ne l'avoir jamais connue, sinon il se serait difficilement décidé à sortir ce jour-là pour remplir ses devoirs de garde national, sans se munir d'un manteau ou d'un paletot. Le soir à huit heures, au moment de prendre son service, il faisait encore assez chaud pour qu'un manteau ou un paletot lui parût chose superflue ; mais il aurait dû réfléchir pourtant que la nuit, lorsqu'on reste une heure entière à son poste, l'arme au bras, il fait beaucoup plus froid que dans une chambre bien close, au coin d'un bon foyer. Par crainte d'ennui, il avait eu la précaution d'emporter avec lui un volume du charmant ouvrage de Paul de Kock — *le Cocu,* — deux flacons d'excellentes liqueurs et un paquet de vingt-cinq cigares de la Havane. Ainsi approvisionné, il entra au corps de garde, où il trouva déjà ses camarades groupés autour d'une longue table et enfoncés dans un entretien très-intéressant.

— Savez-vous la grande nouvelle? demanda M. Priame-Nestor Coqueluche, pâtissier et sergent de la compagnie à laquelle M. Tamtam avait l'honneur d'appartenir.

— Laquelle? s'écria tout le cercle des gardes nationaux.

— Vous connaissez tous M. Borromée Brillant, un des officiers de notre compagnie.

— Aussi bien que moi-même, répliqua l'heureux limonadier, il visite de temps à autre mon établissement, et...

— Il a écrit quelques jolis vaudevilles, ajouta M. César-Thémistocle Jullien, honorable gantier et l'un de ces gardes nationaux qui font le plus de tapage, — il est tambour.

— C'est cela même! Eh bien! apprenez de quelle haute distinction il vient d'être l'objet : la croix de la Légion d'honneur lui a été décernée, il y a quelques jours.

— Vraiment... et pour quelle raison? demanda M. Tamtam, avec un air d'intérêt visible.

Cette distinction s'adresse-t-elle à l'auteur dramatique ou au lieutenant de la garde nationale? voilà ce que j'ignore autant peut-être que vous-même. Au surplus, ça ne fait absolument rien. Peu importe le motif qui lui a valu cette croix : il la tient, et notre compagnie doit se trouver flattée, ce me semble, de posséder dans le corps de ses officiers un chevalier de la Légion d'honneur.

Au même instant, on entendit un profond soupir.

— Pourquoi soupirez-vous, M. Tamtam? fit le sergent d'un air curieux et malin.

— Ah! soupira de nouveau le limonadier, je suis loin d'être ambitieux; mais je n'en envie pas moins le bonheur du lieutenant Brillant.

— Est-ce parce qu'il a été décoré? fit le pâtissier avec un sourire d'ironie.

— Parbleu... quelle autre raison pourrais-je avoir? Alors que j'étais parfumeur à Lyon, l'obtention de la croix d'honneur formait déjà l'un de mes vœux les plus ardents, une de mes espérances les plus chères? Riez tant que vous voudrez, mais ma foi! je vous avouerai franchement que j'ai déjà essayé de différents moyens pour obtenir cette décoration. Une année après l'avénement au trône de Louis-Philippe, et par une belle matinée du mois de mai, j'inventai un nouveau cosmétique auquel je donnai le nom de *parfum de Juillet*. Je le dédiai au roi des Français, dans l'espoir qu'il ne laisserait pas sans rémunération cet acte éclatant de patriotisme, et qu'il me récompenserait par le brevet de la croix d'honneur, à laquelle j'avais fait adroitement allusion dans ma requête. Eh bien, soit que le roi ne pût plus supporter l'odeur de Juillet, soit qu'il ne voulût pas comprendre mes adroites allusions, toujours

est-il qu'au lieu de la croix, je reçus une simple lettre de remercîment... voilà tout.

— Vive le roi! cria tout le personnel du corps de garde.

— Mais cet échec ne me rebuta pas. Deux ans plus tard, j'inventai un nouveau savon que je baptisai du nom de *savon d'Orléans,* en l'honneur de l'héritier présomptif de la couronne, et que je déposai aux pieds du duc, fils aîné du roi, comme un témoignage d'estime.

— Et le duc? demanda le sergent pâtissier.

— Il garda le savon et m'envoya une lettre de remercîment, plus laconique encore que celle de monsieur son père.

— Vive le duc d'Orléans! s'écrièrent tous les gardes à la fois.

— Le nombre trois est celui qui plaît à Dieu, me dis-je, et lorsque M. Thiers fut devenu ministre des affaires extérieures, j'inventai une nouvelle poudre dentifrice, qu'en l'honneur de ce grand homme j'appelai *poudre à la Thiers* et dont je lui envoyai un échantillon comme preuve de mon profond respect.

— Et que fit M. Thiers?

— Il garda la poudre, et ne se donna pas même la peine de me remercier.

— A bas M. Thiers, murmura le sergent.

— Depuis cette époque, poursuivit l'ambi-

tieux limonadier en lâchant un énorme soupir, je n'ai plus tenté d'autre démarche, bien qu'au fond de mon cœur je sente couver encore, comme un feu sous la cendre, ce vœu — le plus ardent de ma vie — d'obtenir un jour la croix de la Légion d'honneur — n'importe pour quel motif et n'importe de quelle manière.

— Eh bien! courage monsieur Tamtam! Ce que vous convoitez aujourd'hui pourra peut-être se réaliser demain, car Dieu est grand et notre roi Louis-Philippe, que le ciel nous conserve longtemps encore, se montre d'ordinaire bien moins avare de croix d'honneur que de toute autre chose. Peut-être aurez-vous meilleure chance en inventant une nouvelle liqueur, une *liqueur à la Reine*. A propos! est-ce que vous n'avez pas apporté aujourd'hui une petite provision d'anisette ou de cognac? demanda le sergent, qui semblait avoir un goût très-prononcé pour les liquides alcooliques.

— J'ai un petit verre de consolation à votre service.

— Je ne méprise aucune boisson, quel que soit son nom, répliqua le pâtissier en avalant presque tout le contenu de la bouteille d'un seul trait. La délicieuse liqueur !... Est-ce que vous la fabriquez vous-même?

— Oui, sans doute.

— Si j'étais Louis-Philippe, vous recevriez cette nuit même la décoration de la Légion d'honneur.

M. Tamtam se remit à soupirer.

— Allons, allons, tranquillisez-vous et pensez à M. Brillant : il mérite apparemment la croix tout aussi peu que vous, et néanmoins il a fini par l'accrocher. Le bonheur vient souvent pendant la nuit !

— Que ferons-nous à présent? fit le gantier en regardant sa montre.

— Quelqu'un veut-il jouer une partie de piquet ou de domino? demanda le limonadier.

Tout le monde se tut, car chacun connaissait sa force.

— Eh bien, est-ce que personne n'a le courage de jouer avec moi?

— Venez, mon camarade, dit enfin un petit monsieur, au dos voûté, au nez camard; c'était M. Anacharsis Médoc, négociant en vins et farceur de première classe. Je vais jouer avec vous, mais à la condition que vous me rendrez cinquante points sur cent.

— Soit, répondit M. Tamtam, qui était presque aussi fier de son habileté au domino que de la beauté et de la vertu de sa femme.

— Quelqu'un a-t-il des cigares? demanda M. Coqueluche, qui en qualité de sergent était

habitué à manger, à boire et à fumer aux dépens des gardes sous ses ordres.

Voici, sergent, fit M. Tamtam, en lui tendant son étui.

— Sainte-Géneviève! que ne suis-je Louis-Philippe, s'écria le pâtissier, tout en choisissant deux cigares, afin d'être sûr d'en prendre un bon. Un homme qui possède d'aussi délicieuses liqueurs et d'aussi excellent tabac que M. Tamtam, eût été depuis longtemps déjà décoré de mes mains.

Tamtam et Médoc commencèrent leur partie de domino, tandis que Coqueluche et Jullien se mirent à entamer une partie de piquet. Les uns regardérent le jeu en silence, les autres continuèrent à fumer et à causer à voix basse.

Rien ne tue plus vite le temps que le jeu. Les heures passent comme des minutes. On jouait déjà depuis une heure et demie. Au moment de procéder à une nouvelle partie, le marchand de vins dit au limonadier :

— Je me sens tout transi ! il fera terriblement froid cette nuit. Mon sang se glace dans mes veines à l'idée qu'il me va falloir monter ma garde durant une heure entière et à la belle étoile. Pancrace est un monsieur bien rigoureux.

— Pancrace ? répéta monsieur Tamtam. Serait-ce par hasard notre nouveau lieutenant?

— Comment, mon ancien, vous ne connaissez pas Pancrace? Pancrace, ô respectable limonadier, est un des saints les plus vénérés du paradis. Marchand de vins à Rome, durant sa jeunesse, on le décapita plus tard comme démagogue. Pancrace fut toute sa vie sujet aux engelures ; il en souffrait horriblement, et le jour de son anniversaire, il se plaît à signaler sa présence aux mortels par une gelée blanche des plus piquantes. Aussi me suis-je muni d'une houppelande bien épaisse et bien fourrée. Avez-vous eu soin d'en faire autant ?

— Ma foi, non ! c'est aujourd'hui pour la première fois que j'entends parler de l'existence de ce saint, et si j'eusse pu deviner que cette nuit le froid serait aussi aigu, je n'eusse à coup sûr pas laissé mon paletot au logis.

— Et vous allez vous risquer à monter votre garde la nuit sous cette légère tunique? Vous gèlerez, je vous en préviens.

— Quelle heure est-il? demanda Tamtam.

— Une heure vient de sonner.

— Eh bien, voici ce que je vais faire. Je cours vite chez moi prendre mon paletot.

— Mais votre femme?

— Ma chère petite femme sera probablement déjà endormie, — endormie sans moi ! Mais qu'importe? Je la réveillerai.

— Et si elle allait se fâcher ?

— La femme qui aime, pardonne tout.

— Vous avez raison, Tamtam. Allons, hâtez-vous !

— De suite, fit le limonadier ; et après avoir obtenu la permission du sergent, il se dirigea précipitamment vers sa demeure.

Arrivé près de la porte, il tira violemment la sonnette qui donnait dans son appartement au deuxième étage. Sa pauvre femme, arrachée à de tendres rêves, sauta toute tremblante en bas de son lit, et elle ouvrit à demi-nue la fenêtre pour voir quel était le vagabond ou l'ivrogne qui se permettait de troubler ainsi son sommeil.

— Qui est là ? s'écria-t-elle en frissonnant de tous ses membres, et en apercevant à travers les ténèbres un homme qui pour vaincre le froid, se promenait le long du trottoir, croisait les bras sur sa poitrine, et venait de rechef se pendre à la sonnette. Qui est là ? répéta-t-elle une seconde fois.

— Ne t'effraye pas, mon enfant ; c'est moi, ton pauvre mari !

— C'est toi, Anatole, demanda Fanny, au comble de la surprise.

— Ah ! Fanny... Fanny, mon ange !... je suis tout gelé... Il ne fait pas plus froid en Russie.

— Faut-il que j'ouvre ?

— Oh ! non, chère amie ; je dois retourner de suite à mon poste.

— Pourquoi donc est-tu venu ?

— Pour te prier, ma douce colombe, de me jeter mon paletot qui est pendu dans l'antichambre.

— Est-ce tout ?

— Si tu veux y joindre un baiser au bout de tes jolis doigts, je le recevrai avec reconnaissance. Mais dépêche-toi, je t'en conjure... car le froid est insupportable.

— A l'instant fit la pauvre jeune femme ; puis elle courut sans lumière dans son obscure antichambre, chercha en tâtonnant le long du mur jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le paletot, et revint à la fenêtre pour le lancer dans les bras étendus de son mari à demi morfondu.

— Mille fois merci, s'écria monsieur Tamtam, après avoir dextrement attrapé son paletot. Maintenant adieu ; dors bien, mon ange adoré !

— Bonne nuit, Anatole !

— A revoir, ma charmante Fanny, dit l'heureux limonadier en lui jetant un baiser, et il se remit à courir plus vite qu'un lièvre.

L'honnête épouse referma la fenêtre et se renfonça en toute hâte sous les chaudes couvertures de son lit. — Un quart d'heure après M. Camille-Anatole Tamtam se retrouvait au corps de garde.

— Il était temps, dit le sergent Coqueluche, car deux heures vont sonner dans quelques minutes, et votre tour de faction est arrivé.

— Je suis prêt, répliqua Tamtam en prenant son fusil.

— Et au coup de deux heures, une patrouille composée de cinq hommes alla relever les sentinelles.

Une heure de faction est plus longue que toute une soirée passée devant une cheminée, ou toute une nuit passée dans un lit. Tamtam qui n'avait pas suffisamment d'esprit pour se tenir compagnie à lui-même, s'ennuya plus qu'un chien à l'attache. Il allait et venait tout en grelottant et en songeant à sa femme dont il était toujours tendrement épris, bien que marié avec elle depuis dix-huit mois. Il la voyait étendue sur un lit blanc et moëlleux, les cheveux pendants, le sein à demi-nu, les joues empourprées. Son imagination lui retraçait les paupières amoureusement closes de Fanny, ses lèvres entr'ouvertes, et il en résulta qu'en dépit de douze degrés de froid, il sentit son sang bouillonner et lui brûler les veines.

— Diable ! finit-il par se dire, si du moins pour se distraire, il était permis de fumer un cigare tout en montant sa faction ! Peste soit de la révolution de juillet et de l'institution de la

garde nationale! Oh! que je voudrais être chez moi, mollement couché dans mon lit! Fanny!... Fanny, si tu savais ce qui se passe au fond du cœur de ton mari, comme tu le plaindrais d'être obligé de se promener ici l'arme au bras et l'estomac creux, tandis qu'il gèle à pierre fendre! Ah! quel plaisir d'être soldat, murmura-t-il en claquant des dents, et afin de se réconforter, il se mit à chercher un nouveau moyen pour obtenir un jour la décoration, objet de ses ardentes convoitises. Un petit doigt de ma main pour la croix de la Légion d'honneur! Ma Fanny ne m'aimerait-elle pas davantage si j'étais décoré! Les femmes voient du meilleur œil un ruban rouge à la boutonnière! il en est même, m'a-t-on dit, qui s'amourachent d'hommes laids, au superlatif, par la seule raison qu'ils sont chevaliers de la Légion d'honneur. Dieu juste et puissant, si tu n'es pas tout à fait sourd, entends ma prière et permets que mon vœu le plus doux s'accomplisse dans le plus bref délai possible!

Ainsi se parla M. Camille-Anatole Tamtam, et fidèle au conseil du sergent, il inventa pendant l'heure que dura sa faction une liqueur nouvelle qu'il résolut d'appeler, *nectar de Nemours*, et de dédier au futur régent de France.

Un moment plus tard on vint le relever. Il

rentra au corps de garde, déposa son fusil et son shako, avala une gorgée de *parfait amour* et alluma son cigare ?

— Voulez-vous faire une partie de piquet ? demanda le sergent !

— Je connais tous les jeux, et à l'occasion je joue volontiers le piquet.

— Où nous assiérons-nous ?

— Là-bas près du poêle, car je suis tout engourdi de froid... aussi je garderai mon paletot.

— Grand Dieu, que vois-je ?

— Que voyez-vous donc, sergent ?

— Quel miracle !

— M. Coqueluche, je ne vous comprends pas.

— N'avais-je pas raison de dire : le bonheur vient souvent la nuit ?

— Je continue à ne pas vous comprendre.

— Comment, vous ne me comprenez pas ? Votre souhait est réalisé... vous avez enfin la croix de la Légion d'honneur.

— Mon Dieu, qui vous dit cela ?

— Qui me le dit ? Votre paletot parbleu !... Tenez, regardez donc, M. Tamtam, ne voilà-t-il pas ce ruban que vous avez si vivement désiré ?

Le limonadier jeta un coup d'œil de surprise indescriptible sur son paletot et sur le ruban qui ornait une des boutonnières.

— Ciel! s'écria-t-il, en devenant pâle comme la craie.

— Qu'avez-vous donc, chevalier, dit le sergent.

— Ce n'est pas là mon paletot!

— Comment... ce n'est pas votre paletot? à qui donc appartient-il?

Muet, anéanti, le cœur plein des plus noirs pressentiments, il plongea successivement sa main dans les deux poches du surtout, tira de l'une de magnifiques jumelles de théâtre, et de l'autre un petit cahier manuscrit que le pauvre mari, affecté de myopie approcha de la lumière, afin d'en lire la suscription. Ce trésor, tout à fait inattendupour lui, était la copie d'une pièce de théâtre, intitulée : *Les petites misères d'un garde national, vaudeville en un acte, par M. Borromée Brillant.*

Que le lecteur se représente l'effroi de M. Tamtam. Quant à moi, j'y renonce ; ma plume serait impuissante à peindre l'état d'agitation de notre infortuné fabricant de limonade.

M. Tamtam, sur qui ce manuscrit avait produit l'effet de l'éclair, arracha le ruban rouge de la boutonnière de son par-dessus, jeta sur le carreau décoration et manuscrit, les foula aux pieds et serra convulsivement les poings en s'écriant dix fois sans reprendre haleine :

— Trompé, trompé, trompé!

— Qui donc est trompé?

— Imbécile... sergent, voulais-je dire, comment pouvez-vous faire une pareille question!... C'est moi, moi, moi! hurla M. Tamtam d'un ton tragi-comique.

— Mais qui vous a trompé?

— Lui, lui, lui! poursuivit M. Tamtam en se frappant le front avec rage.

— Qui ça, lui?

— Le diable vous emporte, vous et votre interrogatoire! sergent, il faut que je m'en aille.

— Où ça?

— Chez moi, sergent.

— Pourquoi?

— Pour me venger d'une manière sanglante, sergent?

— Mon Dieu! vous venger... de qui?

— Est-il possible d'être sergent et aussi stupide tout à la fois? il faut que j'aille chez moi, vous dis-je!

— Et je vous dis, moi, que ma consigne me défend de vous le permettre.

— Mais il s'agit de ma réputation, de mon honneur, du bonheur de ma vie entière.

— Je vous crois sans peine, et pourtant je ne puis vous laisser partir.

— Vous êtes un tyran!

— Un tyran... oser parler ainsi à votre supérieur?

— J'ose bien plus encore... vous êtes un despote, un barbare, un Néron!

— Vous l'avez entendu, messieurs, fit le sergent pâtissier d'un ton emphatique. Demain je vous ferai citer comme témoins devant le conseil de discipline.

— Oui, oui, sergent, s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Monsieur, reprit Tamtam d'un air suppliant, ayez pitié, je vous en conjure, d'un malheureux qui a un pied dans le corps de garde et l'autre dans l'enfer. Mes yeux s'obscurcissent, mes oreilles tintent, mes genoux tremblent; il me semble que la colère va me rendre fou.

— Il me semble, à moi, que vous l'êtes déjà, répliqua le pâtissier, qui ne pouvait deviner la triste découverte que l'infortuné Tamtam venait de faire.

— Ne me retenez pas, messieurs, sinon je ne réponds point de ce qui arrivera.

— Mais pourquoi cette fureur insensée? demandèrent-ils tous d'un air étonné.

— A ma place votre désespoir égalerait le mien... Silence, silence, ajouta-t-il d'un ton tragique et en tendant l'oreille.

— Qu'entendez-vous donc?

— J'entends le démon rire au fond de l'enfer.

— Décidément il a perdu la raison, fit le sergent.

— Mes chers camarades, je vous en supplie, je vous en conjure... laissez-moi partir; il est encore temps de prendre le criminel en flagrant délit.

— Quel criminel !

— Lui, lui, lui !

— Sergent, dit Médoc, laissez-le s'en aller... vous voyez bien qu'il est fou.

— Soit ! dit le pâtissier. Le garde Tamtam, en égard qu'il a subitement perdu la tête, peut retourner à son domicile. M. Médoc se chargera de l'accompagner.

— Je n'ai besoin de personne, beugla Tamtam, en saisissant son shako, et il se précipita comme un furieux dans la rue.

Chemin faisant, il ourdit au fond de son cœur d'horribles plans de vengeance.

— Je les poignarderai, je les étranglerai, je les écraserai tous deux ; mais non, lui rien que lui, car il est le suborneur; et elle, elle possède une rente de cent livres sterling. Je me contenterai de la punir, mais lui, je le tuerai. Le tuer? non ; car quiconque tue, sera tué, et je n'éprouve pas la moindre envie de porter ma pauvre tête sur l'échafaud. Le provoquer? Pas davantage ;

car il passe pour un des plus habiles tireurs. Que faire donc? L'assommer? C'est le parti le plus sage! Oui, je le rouerai de coups, de façon à ce qu'il s'en souvienne toute sa vie! Attendez. attendez, monsieur le vaudevilliste, je vais vous fournir un fameux sujet de tragédie!

Ce disant, il arrivait devant sa maison. Au moment de sonner, il se rappelle que la veille il en a emporté la clef avec lui. Il bénit le hasard qui le met à même de surprendre son infidèle épouse sur le fait et d'administrer un châtiment exemplaire au séducteur, qui ne peut plus lui échapper. Il ouvre, aussi doucement que possible, la porte de sa maison, malgré l'obscurité complète monte les deux étages sans bruit, et il arrive sur son palier, la rage dans le cœur et la clef de sa maison dans la main. Il a soif de vengeance, il ne respire que la haine! Un coup de sonnette amène la servante, qui lui ouvre la porte. Il lui arrache le bougeoir allumé qu'elle tient à la main, et se rue, comme Othello, dans la sombre chambre à coucher de sa femme, qui dormait aussi paisiblement que si, pendant l'absence de son mari, rien ne fût advenu. Il la secoue... elle se réveille et lui dit du son de voix le plus doux :

— Que veux-tu, mon cher Anatole?

— Madame, vous avez l'audace de me deman-

der ce que je veux? Je veux me venger, éteindre ma rage dans son sang, l'assassiner!

— Qui donc? poursuit Fanny avec un calme stupéfiant.

— Ton misérable suborneur!

— Est-ce que vous rêvez, M. Tamtam, ou bien auriez-vous laissé votre raison au corps de garde? De qui parlez-vous?

— Du scélérat dont vous m'avez donné le paletot en place du mien. Ce paletot appartient à M. Brillant.

— C'est possible, mais en quoi cela me touche t-il?

— Voilà qui es fort, par exemple! Comment le paletot de Brillant s'est-il trouvé chez moi?

— Par la raison la plus simple et la plus naturelle. Votre tailleur, qui, sans doute, est aussi celui de M. Brillant, a échangé les deux paletots.

— Mais comment mon paletot est-il arrivé entre les mains du tailleur?

— Il l'avait emporté, il y a huit jours, pour y retoucher, et il ne l'a rapporté qu'hier soir. Il y a mis une nouvelle doublure et un collet de velours neuf.

— Je cours chez le tailleur...

— Y pensez-vous, au milieu de la nuit?

— A l'instant même!

— Comme tu voudras, mon cher Anatole, dit

Fanny avec un sang-froid imperturbable, et elle tourna le dos à son époux irrité.

Ce sang-froid ne manqua pas de produire son effet.

— Est-ce que je l'aurais accusée injustement? se demanda Tamtam, et il sembla réfléchir un moment. Oui, oui, s'écria-t-il soudain, Fanny est la vertu personnifiée, le type de la fidélité conjugale. Fanny est incapable de tromper son mari, son calme seul suffit pour m'en convaincre, car une femme criminelle eût-elle été en état de répondre aussi tranquillement à chacune de mes questions? Impossible. Je l'ai soupçonnée sans motif, je l'ai offensée et affligée à tort. Imbécile que je suis, ajouta-t-il en s'appliquant lui-même un soufflet. Puis il s'approcha du lit, d'un air confus et repentant, se glissa doucement à côté de sa femme, et lui demanda du ton le plus humble et le plus tendre : — Me pardonneras-tu?

— Laissez-moi! répondit madame Tamtam en boudant. Mais bientôt elle finit par se retourner, en lui disant avec le sourire le plus innocent :

— Crois-tu encore à mon infidélité?

— Non, mon ange bien-aimé, tu es complétement justifiée à mes yeux. Dès aujourd'hui je croirai tout ce que tu me diras, et quiconque oserait te soupçonner aura affaire à moi.

— Bon Anatole !

— Chère Fanny ! dit Tamtam d'un air triomphant et en embrassant sa fidèle moitié.

Asmodée, le diable boiteux, jeta du haut des airs sur ce touchant tableau un regard sardonique dans lequel on pouvait lire ces mots tracés en caractère de feu :

Tamtam, tu es un âne colossal !

Vers midi, le tailleur rapporta le paletot du limonadier, garni d'une nouvelle doublure, et en échange il réclama celui de M. Brillant.

— A propos, lui dit Tamtam, j'ai trouvé dans l'une des poches un vaudeville composé par M. Brillant. Je l'ai lu ce matin. Saluez-le de ma part, et dites-lui...

— Quoi donc, cher ami ? demanda Fanny avec curiosité.

— Qu'il m'a fait le plus grand plaisir !

Oui, oui, Tamtam, tu es un âne colossal !

SANSON.

Être aimé ou mourir !

I.

Le 20 août 1840, il mourut à Paris un vieillard de quatre-vingt-deux ans ; ce vieillard se nommait Henri Sanson, et il était le bourreau du département de la Seine.

Tu fais la moue, bon lecteur, et je t'entends dire en ricanant : Parbleu, la belle affaire ! que m'importe, à moi, qu'il y ait ici-bas un bourreau de plus ou de moins !

Mais ce Sanson, cher lecteur, n'était pas un de ces bourreaux vulgaires n'ayant décapité que des assassins, des incendiaires, des faux monnayeurs et d'autres scélérats de même espèce. En 1789, à l'époque de la première révolution, Henri Sanson était l'*exécuteur des hautes œuvres;* par ses mains ont passé toutes les têtes

que la place de la Concorde vit alors tomber sous le couteau de la guillotine. C'était à cette époque un jeune homme de vingt-sept ans; il n'appartenait à aucun parti, et il abattait avec le même calme, aujourd'hui la tête d'un ardent royaliste, et demain celle d'un républicain suspect. — L'histoire ne peut citer un second bourreau qui ait tranché autant de têtes célèbres que lui.

Jetons un rapide regard sur les pages sanglantes de son journal; faisons défiler devant nous les ombres de quelques-uns des principaux personnages qui ont péri par ses mains.

Nous apercevons d'abord l'ombre du 21 janvier 1793. C'est Louis XVI, ce roi par la grâce de Dieu, qui parcourt les rangs des oints du Seigneur, comme un avertissement éternel, en leur criant : Soyez justes et sages!

Derrière lui on croit voir un pâle visage autrefois surmonté d'une couronne de diamants, aujourd'hui recouvert d'un voile noir. Cette ombre est celle de Marie-Antoinette, la fille de Marie-Thérèse.

Là-bas se glisse une ombre encore : c'est Philippe d'Orléans, Philippe-Égalité, qui convoita la couronne de son frère. Lorsque Louis XVI porta sa tête sur l'échafaud, Philippe avait assisté dans un cabriolet, une lorgnette à

la main, à l'exécution, comme ferait un amateur de ballet au début d'une danseuse célèbre.

Ici nous voyons surgir du fond de son sépulcre une ombre gigantesque. Cette taille d'athlète, qui semblait posséder la force de tout ébranler, nous représente le *Jupiter fulminant* de l'Olympe révolutionnaire, Danton, dont la voix ressemblait au grondement de la foudre et dont la parole avait le feu de l'éclair. Qui donc a conduit ce géant sous le fer de la guillotine?

C'est l'ombre du 28 juillet 1794, l'ombre de Robespierre, suivi d'une funèbre cohorte : son frère Augustin, Saint-Just, Couthon, Lebas, Henriot et dix-sept autres de ses collègues. Le neuf thermidor, heure suprême de la révolution française, fut un jour laborieux pour notre bourreau. Naguère il avait exposé aux yeux du peuple ivre d'allégresse la tête du roi ; ce jour-là, aux grands applaudissements de la multitude, il leur présenta celle du dictateur.

Mais la nuit suivante, Sanson ne put fermer les yeux, car Robespierre et l'immense convoi de la révolution française formaient un cercle sanglant autour de sa couche et chassaient le sommeil de ses paupières. Il joignit alors les mains en adressant cette prière à Dieu : « Créateur du ciel et de la terre, pardonnez-moi, car je n'ai été qu'un instrument innocent ! »

Après ce jour, l'exécuteur put se reposer de ses horribles fatigues; il essuya le sang qui ruisselait du couteau de la guillotine et, poussant un profond soupir, il se croisa les bras.

II.

Et notre Sanson avait une manie. De toutes les têtes détachées de leur tronc, pendant les cinquante années de son sanglant métier, il coupait une boucle de cheveux qu'il enveloppait dans un morceau de papier, en y inscrivant le nom du supplicié. Il conservait cette collection de boucles de cheveux dans une armoire qu'il avait l'habitude de nommer le *Panthéon de la révolution.* Il possédait plus de dix-huit cents de ces boucles, appartenant à tous les partis, boucles de toutes les couleurs, grises et blondes; mais il affectionnait l'une autant que l'autre : chacune était pour lui comme un souvenir d'une vie qu'il avait livrée à la mort, et toutes les fois qu'il en ajoutait une nouvelle aux anciennes, il lui venait une larme à l'œil; il joignait les mains, et récitait sa prière accoutumée : « Créateur du ciel et de la terre, pardonnez-moi, car je n'ai été qu'un instrument innocent ! »

III.

C'était au mois de juin de l'année 1794.

Dans la salle des séances de la Convention, au centre de la tribune destinée au peuple, se tenait, entourée d'un groupe de sans-culottes, une jeune et ravissante fille dont les yeux d'un bleu céleste brillaient comme deux charmants bleuets au milieu d'un champ. Sur son front adolescent s'étalait, pur comme la lumière du soleil, le sceau immaculé de l'innocence enfantine. Sur ses lèvres était répandue une fraîcheur virginale. Autour de son cou, blanc comme neige, était attaché un ruban de velours noir, soutenant un médaillon en or. Au mantelet de soie noire emprisonnant sa fine taille était fixé un œillet rouge exhalant un doux parfum. Cette jeune personne dont la beauté attirait tous les regards était Henriette Sanson, à peine âgée de seize ans et fille du bourreau, qui lui avait permis d'aller assister à une séance de la Convention en société de son frère.

Sur les traits de la séduisante enfant il ne se peignit d'abord nul autre sentiment que celui de la curiosité. Henriette laissa vaguement errer ses yeux d'une extrémité de la salle à l'autre, critiquant le nez monstrueux de celui-ci, riant de la perruque grotesque de celui-là, et prêtant

plus d'attention aux plaisanteries de son entourage qu'à l'orateur qui occupait en ce moment la tribune et parlait de choses n'offrant aucun intérêt pour elle. En effet, elle n'était point venue pour entendre ce qui se discutait; elle n'était venue que pour voir une fois le redoutable Robespierre, dont le nom était dans toutes les bouches. Sa jeune imagination s'était formée une image telle, que le diable en personne lui serait apparu comme un ange de beauté, en comparaison du dictateur, ainsi qu'elle se le figurait. Au milieu de cette multitude de têtes, elle croyait pouvoir le reconnaître à sa laideur.

— Je ne le trouve pas, murmura-t-elle à l'oreille de son frère.

— Moi, non plus, repartit Jules.

— Citoyen, dit-elle à un individu recouvert de haillons et qui se tenait auprès d'elle, seriez-vous assez bon pour me rendre un léger service?

— Très-volontiers, jolie citoyenne.

— Ayez la complaisance de me montrer le citoyen Robespierre.

— Le voilà précisément qui monte à la tribune.

— C'est donc là cet homme si redouté?... Tiens, il n'est pas aussi laid que je le pensais... et quelle élégance dans son costume!... Vois donc, Jules, il porte une veste en soie brodée et il ressemble presque à un muscadin.

— Citoyen, demanda-t-elle à son voisin, quel est donc celui qui se tient assis là-bas, près de la fenêtre à gauche ?

— Le citoyen Henriot, commandant de la garde nationale.

— Et ce petit à côté de lui?

— C'est le citoyen Couthon.

— Vous les connaissez donc tous ?

— Aussi bien que moi-même !

— Ah ! reprit Henriette, quel est celui qui monte en ce moment à la tribune ?

— C'est le plus fidèle partisan de Robespierre, l'apôtre le plus fervent de la liberté.

— Son nom? demanda la jeune fille avec une vive curiosité.

— Saint-Just.

— Ah ! le beau jeune homme !

— Est-ce qu'il vous plaît ?

— Regarde donc, Jules... quelle blonde et longue chevelure !. . A coup sûr c'est ainsi que devait être notre Sauveur ! Écoute... comme sa voix résonne agréablement à l'oreille ! C'est un accent qui pénètre jusqu'au cœur.

— Quel transport, citoyenne !

— Silence, citoyen, il me faut écouter ce qu'il dit.

Henriette qui jusque-là avait été tout yeux, était maintenant aussi tout oreilles. Elle écoutait

le discours de l'orateur avec le même recueillement que si c'eût été un sermon. — Saint-Just parlait de la liberté avec tout le feu de l'enthousiasme, avec tout le fanatisme de sa jeune imagination ; il parlait de la vertu sans laquelle il n'y a point de véritable liberté ; il parlait des devoirs de l'autorité publique, et il déployait dans son discours tous les trésors de son éloquence irrésistible.

Puis il peignit les misères du pays, énuméra les vices du peuple, et tonna notamment contre l'usure qui s'attachait comme un cancer à la moëlle du pauvre et faisait des progrès effrayants. Entassant ensuite argument sur argument, il demanda que la législature décrétât les peines les plus rigoureuses contre les usuriers.

— Nous devons établir un exemple, exterminer, l'usure, renverser et raser au niveau du sol toute maison où se cache un de ces vampires qui sucent le sang du pauvre peuple, afin que les ruines de sa demeure soient un avertissement et un enseignement pour les autres.

Ce discours plein d'enthousiasme électrisa l'assemblée entière, qui éclata en bruyants applaudissements. Saint-Just, accompagné des joyeuses acclamations de tous les auditeurs, revint prendre sa place près de Robespierre, qui lui serra la main.

— Ce doit être un homme vertueux et bon ! se dit Henriette à elle-même, et dès ce moment elle n'eut plus d'yeux que pour Saint-Just ; avec un sentiment dont elle ne se rendait aucun compte elle laissa obstinément reposer ses regards sur l'homme dont les paroles avaient fait sur son cœur une impression si profonde. Saint-Just avait maintenant pour elle quelque chose de céleste ; jamais homme ne lui avait paru aussi beau. Elle restait en extase, et elle eût été capable de s'agenouiller devant lui.

— Viens, ma sœur, il est l'heure du dîner !

— Oh ! Restons encore, dit-elle à son frère d'un ton suppliant et sans détourner ses yeux de Saint-Just. Jamais son cœur n'avait battu aussi haut et aussi fort.

Quant à lui, il s'entretenait à voix basse avec Robespierre, sans se douter le moins du monde que dans la tribune des auditeurs le cœur de la plus gracieuse personne, le cœur de la fille du bourreau battait pour lui.

Le frère réitéra son invitation.

— Encore cinq minutes, dit Henriette toute absorbée dans la contemplation de Saint-Just. Oh ! que n'eût-elle pas donné pour qu'à son tour il levât les yeux sur elle et pour pouvoir y lire ce qui se passait dans son cœur. Il lui semblait qu'une puissance inconnue l'entraînait vers lui ;

elle eût voulu se précipiter à ses genoux et lui dire : Saint-Just, je vous aime, je vous aime avec l'ardeur d'un premier amour !

Et quand les cinq minutes furent écoulées, son frère lui répéta de rechef :

— Viens, viens, ou je m'en vais et te laisse seule ici.

Alors elle jeta sur Saint-Just un dernier coup d'œil et suivit lentement son frère.

Depuis ce jour, Saint-Just devint l'idole qu'elle adora en secret. Elle aurait voulu courir chaque jour à la salle des séances de la Convention pour y voir celui auquel se rattachaient toutes ses espérances. Elle aurait voulu lui avouer que la nuit, lorsqu'elle cherchait en vain le sommeil, elle croyait apercevoir son regard dans chaque étoile dont la lumière plongeait dans sa paisible chambrette, qu'il était l'unique objet de ses rêves, le seul but de ses pensées. Et lui, il ne pouvait se douter de cette ardente passion ; il ne soupçonnait pas qu'il était son Éden, son Dieu, son tout.

Elle prit enfin courage et pria son père de lui permettre d'assister encore à une séance de la Convention ; il y consentit. Gracieusement parée, comme si elle allait se marier, elle se rendit en toute hâte avec son frère vers le lieu qu'elle avait si ardemment désiré revoir. Comme

son cœur battait quand elle promena ses regards sur les membres de la Convention pour trouver celui qu'elle cherchait? Et quand elle le trouva, comme son front se couvrit de rougeur ! Il lui semblait qu'il apparaissait devant elle plus beau encore que la première fois ! Elle eût été capable de le saluer et de lui jeter un baiser.

Quant à lui, il était assis à sa place, plongé dans ses réflexions, et à travers la pâleur de son visage abattu perçait une amère douleur, une affliction profonde. Alors le limpide azur des yeux d'Henriette se masqua comme d'un sombre nuage, ses paupières se remplirent de larmes ; elle pleurait et ne savait pourquoi. Un funeste pressentiment paraissait obscurcir le front de Saint-Just ; son regard plongeait dans l'avenir, et soudain, il tressaillit, comme s'il sortait d'un rève horrible. Et ce pressentiment qui l'inquiétait, parut également tourmenter Henriette.

— Qui sait, se dit-elle, si cette belle tète ne tombera pas tranchée aussi par le couteau de mon père ; qui sait si Saint-Just ne tombera pas aussi comme victime. Oh ! veuille le ciel que je ne survive pas au jour où ce pressentiment deviendrait une réalité !

Et son regard s'abîma de nouveau dans la contemplation de cet homme qui lui paraissait

un être divin, paré de toutes les vertus, orné de tous les charmes.

Et lorsque la séance fut levée et que les membres de la Convention quittèrent la salle, un pouvoir irrésistible entraîna la jeune fille à la rencontre de cet homme. Au milieu de la foule il ne lui avait pas été difficile de s'écarter de la vue de son frère ; elle profita de ce moment et courut se placer devant la porte par où sortaient les conventionnels. Et quand arriva Saint-Just, l'objet de ses affections, elle arracha l'œillet qui parait son sein et le lui tendit avec un regard plus expressif que toutes les paroles du monde.

— Qui es-tu, ma belle enfant ? demanda Saint-Just.

— Je suis la fille du bourreau Sanson.

— Et que me veux-tu ?

— Rien, citoyen, rien ! Je voulais seulement vous voir et vous dire...

— Eh bien, pourquoi hésiter ?...

— Et vous dire, répéta Henriette.

— Eh bien, me dire... quoi ?

— Que je vous aime comme mon frère, comme mon père, comme mon Dieu. Oh ! ne vous fâchez pas, citoyen, de ce que je vous ouvre mon âme ; une force magique m'entraîne... Ma raison me dit bien qu'il est mal de vous dévoiler mon secret,

et néanmoins je n'ai pas eu le courage de le garder plus longtemps. Citoyen, ne me méconnaissez, ne me méprisez pas !

— Aimable fille, ton aveu me rend heureux et fier ! Dans tes yeux je lis une belle âme. Reste sage, sois bonne, mon enfant, et ne fais jamais de peine à ton père.

Ce disant, Saint-Just lui serra la main et s'éloigna.

Henriette, toute rouge et honteuse, demeura attérée comme si elle avait perdu la respiration. Elle n'osait ni lever les yeux, ni regarder autour d'elle ; on eût pu croire qu'un mot magique venait tout à coup de métamorphoser cette vie brûlante en un froid bloc de pierre... elle ressemblait à une statue.

— Te voilà, ma sœur, s'écria Jules. Je te cherchais partout, et, Dieu merci, je te trouve enfin !

— Ah ! mon frère, dit-elle avec un profond soupir.

— Que t'est-il survenu, Henriette, pourquoi cet air sombre, agité ?...

— Jules, je ne me sens pas bien ! mes genoux fléchissent sous moi, viens, retournons vite à la maison..

— Voici un fiacre... il nous conduira !

Henriette, prête à s'évanouir monta dans la

voiture. A peine y était-elle entrée, qu'elle tomba sans connaissance. Mais bientôt elle rouvrit les yeux et les promena tout autour d'elle, comme le malade après un accès convulsif.

— Ai-je fait un rêve? demanda-t-elle à son frère. Oh! non, Jules, je n'ai pas rêvé... je me suis évanouie... cela ira mieux à présent... je respire et je sais...

— Que sais-tu, ma sœur?

— Qu'il a raison.

— Qui ça. Henriette.

— Lui, lui!

— Rêves-tu encore?

— Oh! laisse-moi rêver, mon frère... Rêver de lui est si doux!

Puis elle ferma les paupières, s'appuya sur l'épaule de Jules et tomba dans une profonde léthargie.

V.

Un mois après, le 28 juillet 1794, le pressentiment d'Henriette se réalisa. Trois charrettes traînèrent sur le lieu de l'exécution Robespierre et son frère, Saint-Just, Couthon, Dumas, Henriot, Lescot, Fleuriot, Payen, Coffinhall et deux autres. Robespierre était assis entre Couthon et Henriot, Saint-Just entre Vivier, le président du club des Jacobins, et le cordonnier Simon, le

ci-devant précepteur du dauphin Louis XVII.

Autour de l'échafaud se pressait une multitude immense.

Sur l'estrade, au pied de la guillotine, se tenait le bourreau Sanson, considérant d'un air glacial la foule des spectateurs accourus de tous les points de la ville. Au milieu de cette masse de peuple épaisse, innombrable, impénétrable, il y avait une créature qui, remplie d'une douleur infinie, d'une angoisse sans nom, souffrait dans ce moment tous les supplices, toutes les tortures de l'enfer.

Cette créature, c'était la fille du bourreau. Henriette qui jusqu'à ce jour avait chéri son père de toute la force de son âme, plus qu'elle-même, ressentait aujourd'hui pour la première fois, une aversion, un dégoût, une horreur invincible pour lui et son sanglant métier. Elle était tentée d'aller l'arracher de l'échafaud, en lui criant : Ton couteau n'a-t-il pas déjà abattu assez de têtes? Remets aujourd'hui, aujourd'hui seulement, tes fonctions à un autre, car au nombre des infortunés dont ta main va trancher la vie, voilà Saint-Just l'amant adoré de ta fille, Saint-Just pour qui elle sacrifierait avec joie son existence!

Mais Sanson ignorait tout, et eût-il su le secret de sa fille, pour sa fille il n'était point en

son pouvoir de se dispenser de sa tâche. Le bourreau n'est-il pas l'esclave quand même de la loi ; et si la loi lui avait commandé de décapiter son enfant, il aurait exécuté cette sentence, la mort dans le cœur.

Saint-Just fut l'un des premiers dont le tour arriva. Aucun des condamnés ne répondit à l'appel de son nom avec plus de courage que lui.

— Citoyen Sanson, dit-il au bourreau, consentirez-vous à remplir mon dernier vœu ?

— Parlez, citoyen !

— Saluez de ma part votre enfant, votre fille, et dites-lui que son souvenir me console à mon heure suprême.

— Vous connaissez Henriette ?

— Je l'ai vue une seule fois, et depuis je ne l'ai plus oubliée. Dites-lui cela, citoyen ! et maintenant, faites votre devoir.

Saint-Just posa sa tête sous le couteau, et l'instant d'après il avait cessé de vivre.

Un cri terrible retentit dans la foule, et une jeune fille tomba à terre, privée de connaissance ; Sanson regarda autour de lui et reconnut sa fille. Il essuya une larme, et levant son regard vers le ciel : « Créateur du ciel et de la terre, murmura-t-il, pardonne-moi, car je ne suis qu'un instrument innocent ! »

Henriette, transportée dans un fiacre, fut

ramenée chez elle aussitôt. Le spectacle de cet horrible drame lui avait causé une commotion fatale.

Dans un intervalle de quarante minutes, le bourreau Sanson avait abattu vingt-deux têtes. La foule se répandit dans tous les quartiers de la ville, au bruit des chants patriotiques.

Après avoir à l'aide de ses valets rassemblé toutes les têtes des victimes dans un grand panier, Sanson détacha de chacune d'elles une boucle de cheveux. Et quand vint le tour de la tête du bien-aimé de sa fille, des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Sur cette boucle il déposa un baiser et dit d'une voix éteinte : Henriette pardonne-moi !

VI.

Onze jours après l'exécution de Saint-Just et de ses compagnons, on allait requérir le ministère d'un prêtre pour une personne mourante. C'était Henriette Sanson qui, après des souffrances indicibles, sentait approcher sa fin. Douce et pieuse, elle avait réclamé les consolations de la religion. A ses pieds se tenait debout son malheureux père, le bourreau, qui dans sa douleur immense restait là inerte, sans paroles et sans larmes ; à son chevet était assis un vieux

serviteur de l'Église, qui lui présentait le viatique, et versait, comme un baume, dans son esprit la pensée encourageante d'un autre monde où l'on se retrouve, où l'on se revoit. Cette foi, cette espérance, avait fait une nouvelle flamme de la dernière étincelle de sa vie ; Henriette se dressa sur son lit, et avec l'air illuminé du mourant, elle fit signe à son père d'approcher. Durant tout le cours de sa maladie, elle n'avait pas trouvé un mot, un regard pour le consoler; son imagination en délire ne lui avait pas permis de le voir autrement qu'au pied de la guillotine, lorsqu'il avait tranché la tête de son bien-aimé. Effrayée à la vue de ce tableau, elle détournait alors son visage en s'écriant d'un ton lugubre : « Arrière, arrière, bourreau de celui qui sur la terre était tout pour moi ! » Aujourd'hui pour la première fois elle avait dépouillé l'aversion, le dégoût et l'horreur qu'elle éprouvait ; aujourd'hui pour la première fois, elle sentait combien elle avait été injuste pour son père et combien elle lui avait fait de mal.

— Mon père, dit-elle, en rassemblant ses dernières forces, si vous êtes désireux d'adoucir pour votre fille le moment de la mort, fournissez-lui une consolation qu'elle puisse emporter avec elle dans la tombe ; remettez à la mourante

une des mille boucles de cheveux que vous possédez, donnez-lui celle de Saint-Just.

— Tiens, prends-la, ma chère Henriette, fit le bourreau, en tirant un médaillon. Depuis le jour de l'exécution, ses cheveux sont renfermés dans cette cassolette, car une minute avant sa mort, j'ai appris de sa bouche qu'il t'avait connue, qu'il t'avait aimée. « Dites à votre enfant que son souvenir me console à mon heure suprême,» telles furent ses dernières paroles, Henriette, et elles sont restées profondément gravées dans mon cœur. Tu me demandes maintenant la boucle de cheveux qui vient de lui... Toi aussi tu l'as donc aimé! Il existe un autre monde, ma fille, tu l'y trouveras et vous serez réunis.

— Donne-moi ses cheveux. ses cheveux...

Son père lui tendit le médaillon, Henriette le saisit d'une main convulsive, le baisa cent fois, et dit les yeux baignés de larmes :

— Mon père, je te remercie, mon père, je te pardonne!

Ce mouvement d'exaltation avait épuisé le reste de ses forces. Le visage rayonnant d'un sourire céleste, elle retomba sur son chevet, et de ses lèvres mourantes s'échappa le nom de Saint-Just.

UN SUJET DE VAUDEVILLE

Par une froide soirée de novembre, un cabriolet de remise vint s'arrêter devant une maison nouvellement construite du quartier Notre-Dame de Lorette. Un jeune homme, revêtu d'un ample paletot, sauta d'un bond hors de la voiture, franchit la porte de la maison, et rasant la loge du concierge, lui jeta en passant le nom d'une de ses locataires, madame Saint-Achille. Puis il monta deux étages, et après avoir ôté son paletot dans une sombre antichambre et l'avoir déposé sur une chaise, il pénétra dans un appartement faiblement éclairé, doucement chauffé, agréablement parfumé, dont la description formerait à merveille le commencement du premier chapitre d'un roman moderne.

Mais une modeste anecdote ne peut s'arrêter au milieu de ces magnificences descriptives, et il nous suffira de dire que ce logis était orné avec le goût le plus délicat et respirait l'élégance la plus exquise.

La déesse de ce petit temple (vieux style) était une gracieuse et piquante beauté de vingt à vingt-deux ans, et pour tout résumer en un mot, une de ces femmes que le spirituel auteur des *Guêpes* et des *Bourdonnements* a baptisées *lorettes*, du nom de leur paroisse. Nos lecteurs le savent, la lorette n'est autre chose qu'une grisette sur papier vélin, une grisette dorée sur tranche, une grisette *avant la lettre*.

Quand le jeune homme entra chez elle, madame de Saint-Achille était côquettement étendue sur une causeuse et feuilletait un album composé des dessins de Gavarni. Madame souleva sa tête, lança un tendre regard au visiteur, et dit ensuite de sa voix la plus douce :

— Que vous êtes aimable de venir me voir !

— Vous m'avez fait appeler, répliqua froidement le jeune homme.

— Excusez-moi, M. Armand, fit madame Saint-Achille, tout en se levant et en faisant une profonde révérence, excusez-moi, si je vous ai reçu d'abord avec si peu de cérémonie ; je croyais que le passé autorisait cette familiarité,

mais je vois que je me suis trompée... Voulez-vous me faire l'honneur de prendre place un moment?

La dame fit derechef une profonde révérence, et puis elle partit soudain d'un long éclat de rire.

— Eh bien, chère Henriette, dit Armand avec un sérieux glacial, puis-je savoir pourquoi vous m'avez fait appeler d'une façon si pressante?

— Vraiment, vous ne le savez pas?

— Non!

— Pour avoir le précieux honneur de vous voir une fois encore après un si long intervalle... Avez-vous cru que j'étais défunte? Ayez la bonté de vous convaincre du contraire. Je vis encore, et bien que depuis plus de deux mois je sois sevrée du bonheur de vos visites, je me porte mieux que jamais...

— Et pourquoi donc, madame, m'avez-vous fait appeler?

— Pourquoi?... En vérité, j'admire l'audace de cette question.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que je me trouve dans un fâcheux embarras.

— Et en quoi puis-je vous servir?

— Tout à l'heure je feuilletais cet album et j'y cherchais des modèles de costumes pour les prochains bals masqués... Ah! ce Gavarni a tant de

goût, tant d'élégance; ses dessins sont si charmants!... je voudrais les utiliser tous; mais par malheur le carnaval est si court cette année... il faut que je me hâte de faire mon choix, et c'est pour cela seulement...

— Que vous m'avez fait appeler?

— Précisément.

Le jeune homme fit un léger mouvement d'impatience.

— Pardon, monsieur, si par mon indiscrétion je vous ai fait remettre des visites plus importantes... Mais non, Armand, un motif beaucoup plus grave m'a fait solliciter votre présence. Il ne s'agit pas du costume, mais de l'homme qui doit être mon cavalier au bal prochain. J'ai besoin de renseignements, et, de grâce, donnez-les-moi. Vous connaissez M. Léon de Renneville; ses procédés me plaisent, mais cela ne suffit pas. Est-il aussi riche, aussi aimable, aussi prévenant qu'il le paraît à première vue? N'est-il pas trop impérieux? Est-il jaloux? Aime-t-il les bals, les fêtes, le luxe, le plaisir? En un mot, est-ce un de ces cavaliers accomplis sur lesquels on puisse compter pendant un hiver?

— Autrefois, chère Henriette, j'ai quelque peu connu M. de Renneville. C'était un jeune homme selon vos vœux, toujours enjoué, ami sans réserve, joyeux compagnon, danseur infa-

tigable, bref, tout ce que vous réclamez. Pendant l'hiver, il dissipait à Paris ses revenus de toute l'année, et le reste du temps, il le passait dans une maison de campagne solitaire, appartenant à son oncle. Avec ce système d'économie il parvenait à conserver intact le modique capital de sa fortune. Mais je ne puis vous dire quelle est sa situation actuelle, car depuis deux ans je l'ai perdu de vue.

— Passons à un autre sujet, Armand! Est-il vrai que vous soyez sur le point d'épouser une riche héritière? en êtes-vous amoureux fou? m'est-il permis de vous offrir mes sincères félicitations? Personne, vous le savez, ne prend à votre sort un intérêt plus vif; personne ne forme des vœux plus ardents pour votre bonheur que la Didon naguère adorée et aujourd'hui délaissée par vous.

— Merci, Henriette, merci, mais vos vœux ne seront point exaucés. Le mariage dont vous parlez ne se réalisera pas.

— Je comprends. M. Durmont ne vous juge pas assez riche. Vraiment, ces abominables banquiers n'ont qu'un coffre-fort à la place du cœur; ils ignorent ce que c'est que l'amour. Mon ami, je vous plains!... C'est donc pour cela que vous paraissez si pâle et si mélancolique. Pauvre Armand! Mais savez-vous qu'il n'est

guère raisonnable de vous chagriner ainsi ? Vous avez une dent qui est gâtée, et il vous manque un remède pour calmer les douleurs qu'elle provoque ; eh bien, le plus sage est de vous débarrasser de cette molaire et de chercher le baume infaillible qui guérira vos souffrances. Le carnaval...

— Non, interrompit le jeune homme, il n'y a plus de plaisirs pour moi !... il est temps que je songe aux choses sérieuses. Il n'accordera jamais la main de sa fille qu'à un homme, riche, a-t-il dit... eh bien, il me faut acquérir des richesses.

— Et croyez-vous que cela soit si facile?

— N'ai-je pas la force et le courage? Demain je pars pour le Hâvre, et dans huit jours pour l'Amérique... Adieu, Henriette !

— Comment, déjà? s'écria madame Saint-Achille en retenant Armand et en levant vers lui les yeux baignés de larmes.

La scène menaçait de devenir trop touchante, quand par bonheur la chambrière, entrant d'un air tout troublé, glissa aussi bas que possible à l'oreille de la tendre dame le nom de M. Durosier.

— Quel homme insupportable ! répliqua madame Saint-Achille.

— M. Timoléon Durosier? demanda Armand.

— Oui !

— Un personnage long et maigre?...

— Et très-laid.

— Environ quarante ans?

— Au moins!... Vous le connaissez?

— Il est le rival qu'on me préfère, et qui doit épouser celle que j'aime.

— Ah! le traître!... mais il ne faut pas qu'il vous trouve chez moi... Sortez par cette porte; ma femme de chambre vous guidera... Au revoir, mon ami!

Dès qu'Armand se fut retiré, madame Saint-Achille reprit son attitude nonchalante sur la causeuse; elle ouvrit l'album, et reçut ensuite avec le sourire le plus innocent ce M. Durosier qui venait de lui être annoncé.

Le futur mari de mademoiselle Durmont lui souhaita le bonsoir et s'assit auprès d'elle sur la causeuse.

— Je viens prendre congé de vous.

— Vous partez!

— Non, je me marie.

Madame Saint-Achille qui ne s'attendait pas à cette brusque repartie, ne sut quelle réponse y faire.

— Il fallait bien en finir une fois, poursuivit M. Durosier. Je deviens vieux, et peut-être ne rencontrerai-je plus ce qui s'offre à moi aujourd'hui. La raison ne me permet pas d'hésiter

davantage. Il faut, hélas! que je me sépare de vous, bonne Henriette... Ce sacrifice, croyez-le bien, me coûte au delà de toute expression, car personne ne sait mieux que moi reconnaître vos excellentes qualités. Votre bonté pour moi a été inépuisable et votre fidélité au-dessus de tout soupçon. En récompense de votre amour et de votre dévouement, recevez cette faible marque de ma profonde gratitude.

Ce disant, il lui tendit une brillante parure que jusque-là il avait tenue cachée dans son chapeau. L'aspect inattendu de ces étincelants rubis dissipa les nuages qui s'étaient amassés sur le front d'Henriette; toutefois elle se garda bien de laisser voir la joie qui maintenant remplissait son cœur. Peu de minutes auparavant, les adieux d'Armand avaient arraché des larmes à ses yeux; elle profita de ces précieuses larmes pour jouer aussi fidèlement que possible le rôle imposé par les circonstances. M. Durosier eut mille peines à calmer son chagrin et à sécher des pleurs qui flattaient ses plus douces illusions d'amour-propre; il s'ensuivit que la séparation devint pour lui plus pénible qu'il ne se l'était figuré avant sa visite.

Pendant cette comédie, Armand se livrait dans la rue aux plus amères réflexions.

— L'indigne personnage que ce Durosier! se

disait-il à lui-même. A la veille d'épouser la plus adorable femme de tout Paris, il entretient avec Henriette une liaison qu'il continuera peut-être encore après le mariage. Pauvre et innocente Amélie!... oh! je veux relire encore une fois les tendres paroles d'adieu qui me dépeignent si bien ton amour et tes angoisses.

Armand entra au café Tortoni, et tirant vivement une lettre de sa poche, il la déplia pour la lire...

« Mon cher ami, ne perdez pas une minute et achetez ce soir encore à la petite bourse autant de papiers que vous pourrez vous en procurer. Je suis informé d'une nouvelle excessivement importante, qui ne sera publiée que demain matin et qui doit inévitablement amener une hausse extraordinaire. Venez me voir immédiatement après votre opération, je vous attends avec impatience.

« F. M... »

A peine Armand avait-il lu les premières lignes de ce billet, qu'il avait déjà résolu l'énigme et compris par quelle circonstance il se trouvait en possession de cette lettre. Le paletot dont en s'en allant il s'était saisi au milieu de l'obscurité de l'antichambre, n'était pas le sien, mais celui de

M. Durosier, à qui la lettre qu'il venait de lire était adressée. Rien de plus simple et de plus naturel que cette erreur, occasionnée par le faible éclairage de l'antichambre et par la précipitation de son départ. La forme et les dimensions égales des deux paletots avaient fait le reste.

— Je vais, se dit-il, retourner à l'instant même chez Henriette, car il ne faut absolument pas que Durosier trouve dans mon paletot la lettre d'Amélie, il ne faut pas qu'il lise ce qu'elle m'a écrit.

Mais à peine Armand fut-il sorti du café qu'il rencontra une de ses plus anciennes connaissances, un agent de change.

— N'avez-vous pas envie, lui dit ce dernier, de tenter de nouveau une affaire?

Cette question tomba comme un éclair sur le front d'Armand.

— Il dépend entièrement de vous de conclure aujourd'hui pour moi une affaire brillante.

— En vérité? Connaissez-vous quelque nouvelle? J'espère que vous m'accorderez la préférence. Vous le savez, je suis votre ami...

— Oui, un ami, qui m'a déjà donné maintes fois des témoignagnes d'attachement pour lesquels je lui ai voué une reconnaissance éternelle. Aujourd'hui, maintenant, de suite il faut que vous me rendiez un nouveau service et que

vous me prêtiez votre crédit pour une opération où il y a beaucoup à gagner et rien à perdre.

— Nous partagerons.

— Avec plaisir, et demain matin chacun de nous aura gagné pour le moins 200,000 francs.

— Conclu !

Armand lui montra alors le billet ; l'agent de change reconnut l'écriture et s'écria :

— C'est de l'argent sûr ! Un homme posé de manière à tout savoir ! Je soupçonnais depuis longtemps déjà qu'il était en relation avec Durosier. Soyez sans inquiétude et comptez sur moi ; dans une heure l'affaire est terminée... On ne se doute de rien et l'on offre des rentes de tous côtés... J'achète tout ce que je pourrai trouver, dit l'agent de change ; et il s'enfuit à la hâte pour ne pas perdre un instant.

Quand Armand arriva au domicile d'Henriette, Durosier était déjà parti. Il avait tranquillement endossé le paletot de son rival et il s'était rendu à l'Opéra où son agent de change l'attendait.

— Voyons se dit-il en entrant dans le foyer, ce que mon ami m'annonce. On m'a remis sa lettre à l'instant où j'allais monter dans mon coupé, et je n'ai pris que le temps de jeter un coup d'œil sur sa signature. Est-ce le moment d'acheter ou de vendre ? Voyons dit-il ; et il tira

de la poche du paletot une lettre qu'il ouvrit vivement, sans en regarder l'adresse.

M. Durosier ne demeura pas peu saisi quand il eut lu les trois lignes qui commençaient par ces mots : « Mon cher Armand, » et finissaient par ceux-ci : « Amour éternel, fidélité inviolable... Ton Amélie. »

Par malheur, cette écriture ne lui était que trop connue. En voyant sur lui le paletot de son rival, il comprit bien vite par la lettre qu'il venait d'en tirer, qu'il était doublement trompé, doublement trahi, par Amélie et par Henriette. Pour cette dernière, la découverte était malheureusement trop tardive, car elle avait déjà entre les mains la parure que Durosier lui avait donnée. Quant à Amélie, M. Durosier ne savait trop à quel parti se résoudre. Devait-il rompre ou l'épouser quand même. Elle avait une si belle dot! Son futur beau-père était un des plus riches banquiers!...

Le lendemain matin, Armand se fit annoncer chez son rival.

— Nous avons un échange, ou pour mieux dire, deux échanges à faire, monsieur Durosier.

— Oui, monsieur... un paletot d'abord, et puis une lettre...

— Pour ce qui est du paletot, ce sera bientôt terminé... mais quant à la lettre...

— Expliquez-vous, monsieur!

— Vous avez lu sans aucun doute ce qui m'a été écrit par Amélie. Avouez-le sans détour. Pour vous y encourager, je vous confesse de mon côté que j'ai lu le petit billet renfermé dans votre paletot...

— Eh bien, monsieur, j'avoue avoir lu la lettre d'Amélie.

— Et si vous êtes un homme d'honneur, vous aurez dès lors pris la résolution de renoncer à son cœur et à sa main.

— Au contraire, monsieur! après de mûres réflexions, je tiens maintenant plus que jamais à ce qu'elle m'épouse. Ce billet n'est autre chose qu'une erreur de jeunesse... Amélie a d'excellents principes... et changera d'avis, elle finira par m'aimer. D'ailleurs, M. Durmont a ma parole.

— Il vous en dégagera si vous lui rendez la sienne. Cette parole qu'il vous a donnée est à présent l'unique obstacle qui s'oppose à l'accomplissement de nos souhaits.

— Autant que je le sache, M. Durmont a repoussé péremptoirement vos propositions de mariage.

— Oui, c'est vrai, lorsque j'étais pauvre. Mais aujourd'hui je suis devenu riche... je possède 200,000 francs.

— Un héritage sans doute?

— Pas du tout! J'ai trouvé mon bonheur dans la poche de votre paletot.

— Comment?... quoi? le billet?... Et vous en avez abusé?

— Assurément! le conseil était bon, je l'ai suivi et mon succès a été complet.

— Ce trait-là seul me dispense de tout ménagement à votre égard. Je vous déclare donc que, fort de mes droits, je me marierai avec Amélie.

— Dans ce cas, monsieur, gardez la lettre d'Amélie, et je garderai, moi, celle de votre correspondant.

— Et que vous proposez-vous d'en faire?

— Je la livrerai à la publicité comme un des plus curieux documents politiques, je poursuivrai l'auteur de cette lettre, et je vous perdrai lui et vous.

— Arrêtez, mon jeune ami, ne précipitons rien... vous aimez Amélie? vous l'aimez réellement?

— Jusqu'à la folie!

— Bien, je me retire, si vous me remettez cette lettre.

— La voilà!

Un mois après, on lisait dans les journaux parmi les publications de mariage : Armand Merteuil... Amélie Durmont.

TALMA,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES :

JOSÉPHINE DUCHESNOIS, HIPPOLYTE MARS, FRANÇOIS TALMA, JEAN-BAPT. DUGAZON,	artistes sociétaires du Théâtre-Français.

L'abbé GEOFFROY.
Un médecin.
MAHOMET, domestique chez mademoiselle DUCHESNOIS.

(La scène est à Paris, en 1804, dans le salon de mademoiselle DUCHESNOIS.)

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS, *venant d'une chambre latérale.*

Déjà dix heures et demie! et pas un de mes convives n'est arrivé? Ils se font bien attendre. Par bonheur il n'y a point de péril encore ; mon

cuisinier vient de m'informer qu'il lui faut un petit quart d'heure pour que le souper soit prêt. Ah! mon cuisinier! mon Estragon! je ne peux songer à lui sans m'extasier devant sa merveilleuse imagination. Quel homme! quel génie! Au temps de Lucullus, on lui eût élevé des autels, aussi tout Paris m'envie ce phénix. Le marquis de Cussy l'a appelé le Napoléon de la cuisine et ajoutait qu'Estragon, non moins grand que Bonaparte, a conquis le monde avec sa casserole. Pigault-Lebrun le nomme le Platon de la philosophie culinaire, et Dugazon le Dalaï-Lama de tous les cuisiniers. Et ce cuisinier, ce Dalaï-Lama est à moi, à moi pour toujours. Hélas! non, pas pour toujours, mais pour deux années. J'ai, Dieu merci! le temps d'aviser.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS, MAHOMET, *puis* DUGAZON.

MAHOMET, *annonçant.*

M. Dugazon.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Mon spirituel Crispin, soyez le bienvenu?

DUGAZON.

Le plus humble prêtre de Thalie s'incline respectueusement devant la Melpomène française.

— Mais comment, chère Duchesnois; seule encore, pas un seul de vos invités? — Ah! c'est juste! dans un repas, Dugazon est toujours le premier Mais aussi, dites-moi, franchement, y a-t-il sur terre plus douce jouissance! D'abord, on aime les poupées, puis la toilette, puis le beau sexe, puis les chevaux, puis les livres et enfin la table. Encore une fois, le seul plaisir réel dans cette vie pleine d'illusions, c'est une bonne table; une cave richement assortie forme la plus belle bibliothèque... Sémiramis partage-t-elle mon opinion?

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

J'ai l'honneur d'être tout à fait de votre avis.

DUGAZON.

Pour moi, le dîner est un morceau d'histoire qui se divise en trois époques principales. Première époque : depuis l'apparition du potage jusqu'à l'enlèvement du bœuf. Deuxième époque: depuis l'invasion des légumes jusqu'à l'installation du rôti. Troisième époque : depuis le détrônement du rôti jusqu'au commencement du dessert. En vérité, rien au monde ne surpasse un bon dîner.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Parfaitement raisonné, mon cher Dugazon.

DUGAZON.

Un sage de la Grèce, un épicier français, et l'*avare*, de Molière, ont émis autrefois cette abominable maxime : L'homme ne vit pas pour manger, il ne mange que pour vivre. Certes, ces gaillards-là manquaient de raison ou d'appétit.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Et lequel de ces deux maux vous semble le plus déplorable?

DUGAZON.

Ma foi... s'il manquait de raison il était digne d'envie, car de tout temps un sot a fait mieux son chemin qu'un homme d'esprit. Manquait-il d'appétit, au contraire, il était, hélas! bien à plaindre, car l'appétit — Didon l'avouera avec moi — est l'huile qui entretient la lampe de la vie; un homme sans appétit...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Est un bal sans orchestre, un amour sans réciprocité.

DUGAZON.

Précisément. Pour moi, il n'y a que deux plaisirs: manger d'abord, digérer ensuite. Jouer n'est qu'une passion, manger est une vertu. Tant que l'on mange, on est vertueux; aussi, moi qui

mange souvent, beaucoup et volontiers, suis-je très-vertueux.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Conclusion extrêmement logique! mais entre manger et manger, mon ami Dugazon me le cédera sans doute, il y a une différence.

DUGAZON.

Concedo!... La plupart des humains mangent comme la bête, sans idée ni règle; il n'en existe que peu...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Qui comprennent comme notre ami Dugazon l'art de manger avec esprit et méthode.

DUGAZON.

Celui qui dans un somptueux repas mange de tout un peu, mais pas trop, celui qui promène sur sa langue chaque bouchée pour la déguster avant de l'engloutir dans les gouffres de son estomac, et qui sait se rendre compte de l'acte qu'il accomplit, est un mangeur philosophe, un gastronome véritable, auquel je tire mon chapeau avec respect. Mais comme ils sont rares ces êtres supérieurs! *N'est pas gourmand qui veut,* dit Brillat-Savarin. — Le convive, au contraire, qui avale tout à la hâte et sans mesure, est à mes yeux un pauvre hère, et il me mettrait

dans le plus pénible embarras alors que je devrais me montrer avec lui dans la rue en plein soleil. L'art de manger avec esprit, avec sagacité, est l'apanage de la bonne compagnie, une prérogative ! Moi, chère Duchesnois, j'ai l'honneur d'être gourmand, et je m'enorgueillis plus de cette faculté que de tous les autres talents. Je joue la comédie — passablement, n'est-ce pas ? — je chante, je danse, j'excelle dans l'escrime. Eh bien ! qu'est-ce que tout cela ? pures bagatelles en comparaison de ma virtuosité à table. Soit dit en passant, j'éprouve une faim ostrogothe... Est-il permis de demander quels mets délicieux votre Dalaï-Lama nous réserve ?

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Ah! par exemple, voilà de l'indiscrétion ! et je suis en ce point de l'avis de Swift. Un jour que le duc de Buckingham l'avait convié à sa table, il lui présenta un menu interminable de plats divers. Milord, dit Swift, au lieu de me soumettre la liste de vos mets, montrez-moi celle de vos invités ; je ne tiens pas à savoir d'avance ce que je mangerai, mais avec qui je mangerai.

DUGAZON.

Eh bien ! adorable Hermione, peu m'importe à moi de savoir *avec qui,* pourvu que je sache *avec quoi...* Vous connaissez l'adage : *Dis-moi*

ce que tu manges et je te dirai ce que tu es. Ce précepte de Brillat-Savarin le rend immortel, car il y a là dedans plus de vérité que dans toutes les physiologies. Mais, mon Dieu, je ressens déjà une faim... une faim de cannibale.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

La faim et l'amour, a écrit un auteur, sont les soutiens du monde. Ah!... Dugazon, définissez-moi ces deux mots, s'il vous plaît... qu'est-ce que la faim, qu'est-ce que l'amour?

DUGAZON.

Ce que c'est que l'amour... tous ceux qui, comme nous, ne sont pas encore mariés, le savent à merveille. Ce que c'est que la faim... tout individu qui n'a pas mangé depuis longtemps vous le dira. La faim est un appétit surexcité, l'appétit est le désir de l'estomac à jeun. L'estomac est le régisseur de nos actions, le souffleur de nos sentiments. L'estomac est le Lycurgue qui dicte des lois à notre esprit. Remplissons-nous ses ordres, il se montre bon diable. Résistons-nous, il devient un barbare, un despote, un tyran! un estomac à jeun est un anthropophage altéré de sang, un accusateur public, un malfaiteur, un assassin; un estomac repu est un gros capitaliste, un héros couronné de lauriers, un Rotschild ou un Napoléon. Un

estomac affamé vomit d'affreuses satires; un estomac satisfait chante des dithyrambes magnifiques; un estomac vide entonne *la Marseillaise*, un estomac plein crie : Vive Henri IV! Bref, l'homme est ce que le fait son estomac.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAHOMET, *puis* MADEMOISELLE MARS.

MAHOMET, *annonçant.*

Mademoiselle Mars.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Bonsoir, bonsoir, ma chère, ma douce, ma belle Mars.

MADEMOISELLE MARS.

Bonsoir, Joséphine. (*Elles s'embrassent.*)

DUGAZON.

La Comédie dans les bras de la Tragédie... les extrêmes se touchent.

MADEMOISELLE MARS.

Vous ici, mon vieux camarade! Si je l'avais su...

DUGAZON.

Eh bien, délicieuse Hippolyte?...

MADEMOISELLE MARS.

Je me serais empressée de vous apporter un jambon de Bayonne que l'ambassadeur d'Espagne m'a envoyé ce matin.

DUGAZON, *se frottant les mains de plaisir.*

Demain je viendrai vous faire visite.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Quelles nouvelles, ma chère Hippolyte?

MADEMOISELLE MARS.

Talma est de nouveau dans une violente colère.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS *et* DUGAZON.

Et pourquoi?

MADEMOISELLE MARS.

Par suite du feuilleton que l'abbé Geoffroy a publié hier dans le *Journal des Débats*. L'avez-vous lu?

MADEMOISELE DUCHESNOIS.

Pas encore.

MADEMOISELLE MARS.

Et vous, Dugazon?

DUGAZON.

Moi, je ne lis jamais les articles de critique.

MADEMOISELLE MARS.

Pourquoi donc ?

DUGAZON.

Parce qu'ils me gâtent l'appétit.

MADEMOISELLE MARS.

Et vous préférez un bon appétit aux plus pompeux éloges.

DUGAZON.

Des éloges, des applaudissements ! — Est-ce que l'homme peut se rassasier avec ça?

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Ce pauvre Talma !

MADEMOISELLE MARS.

Il jette feu et flammes, et il a juré de se venger.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Que n'ai-je connu cet incident, je n'aurais pas invité l'abbé aujourd'hui... Si Talma n'allait pas venir !

MADEMOISELLE MARS.

Rassurez-vous. Il sait que ce soir l'abbé Geoffroy est au nombre de vos convives...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Eh bien !...

MADEMOISELLE MARS.

Et il viendra tout de même, du moins il me l'a promis.

DUGAZON.

Voilà qui est beau, voilà qui est superbe de sa part. Pour le plaisir de mes ennemis, je ne manquerais jamais un souper. A la place de Talma, je tirerais de ce venimeux journaliste une toute autre vengeance. La nuit, dans un moment où la lune joue à cache-cache avec les nuages, je l'attendrais une bonne fois au coin de la rue et je lui écrirais sur le dos et à poings fermés une réplique des plus... touchantes.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Fi, vieux bavard, vous devriez rougir.

DUGAZON.

Par la barbe du prophète, je n'en vois pas la raison, — il me frappe à coups de paroles, je le frappe...

MADEMOISELLE MARS.

Donnez-moi votre pouls... que je le tâte... (*Elle tâte le pouls de Dugazon.*) Crispin a bu... ce me semble...

DUGAZON.

Hélas! jusqu'à présent pas encore; toutefois, je l'avoue, j'ai une faim et une soif de Vandale...

il me sera impossible d'attendre le commencement du souper (*il regarde sa montre*). Déjà onze heures! si l'on ne sert pas, je tomberai en défaillance.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAHOMET, *puis* TALMA.

MAHOMET, *annonçant.*

Monsieur Talma.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Ah! voici notre Roscius!... Comme vous venez tard!

TALMA.

Peu s'en est fallu que je ne vinsse pas du tout.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Et la raison?

TALMA.

Je suis triste, mélancolique, en un mot fort mal disposé.

DUGAZON.

Est-ce qu'une guèpe vous aurait piqué?

TALMA.

Deviné, mon ami. Dans son feuilleton d'hier, papa Geoffroy m'a derechef piqué jusqu'au sang, blessé jusqu'à l'ame, humilié de la façon la plus sensible.

DUGAZON.

Et qu'est-ce que l'ami Talma a résolu à ce sujet?

TALMA.

Provisoirement je me tairai et, semblable à l'abeille, je tâcherai d'extraire du venin de sa censure un peu de miel pour mon art.

DUGAZON.

Je t'envie pour ton talent moins que pour ton estomac. Le mien supporte mille fois mieux dix pâtés de foies gras qu'une seule critique de ce méchant Saducéen. Aussi me suis-je imposé pour principe de ne lire aucun journal.

TALMA.

Heureux mortel... papa Geoffroy t'a accablé de louanges.

DUGAZON.

Réellement... est-ce qu'il a fait cela?

MADEMOISELLE MARS.

Talma dit vrai.

DUGAZON.

Eh! eh!... Dans ce cas, demain matin de bonne heure, je ferai une toute petite infidélité à mon principe et je lirai son feuilleton. Mes enfants, on ne peut se dissimuler que ce mauvais

diable d'abbé Geoffroy possède de l'esprit et du savoir, du jugement et du goût...

TALMA.

Parce qu'il te prône.

DUGAZON.

Oui, pour cela d'abord.

MADEMOISELLE MARS.

Voyez-vous ça... quelle vanité !

DUGAZON.

De la vanité... laissez donc... Nous en avons tous, un peu plus un peu moins.

TALMA.

Je suis de l'avis de Dugazon. Respect au mérite de papa Geoffroy, et tout bien considéré, je préfère en fin de compte être blâmé par un homme d'esprit que porté aux nues par un imbécile. Dans presque toutes les feuilles on me couvre d'éloges. Mais de qui me viennent ces éloges? De gens qui pour la majeure partie sont familiarisés avec l'art dramatique tout autant que les singes avec le jeu d'échecs. Fleurs de rhétorique ! métaphores ! lieux communs ! Papa Geoffroy est aujourd'hui le seul critique, pour ainsi dire, qui, à l'instar du bon Dieu, nous sonde, nous autres comédiens, jusqu'au fond du cœur... Impossible de le tromper

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Il a l'œil perçant.

MADEMOISELLE MARS.

Et la plume plus perçante encore...

DUGAZON.

C'est un vrai fléau... un nouvel Attila.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAHOMET, *puis* L'ABBÉ GEOFFROY.

MAHOMET, *annonçant.*

L'abbé Geoffroy.

TALMA.

Annibal ante portas!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Monsieur l'abbé, mes civilités cordiales.

GEOFFROY.

Merci mille fois, séduisante Phèdre. (*A mademoiselle Mars.*) Bonsoir, diamant du Théâtre-Français. (*A Dugazon.*) Bonsoir, incomparable Momus. (*A Talma.*) Salut, M. Talma!

TALMA.

Ravi de vous voir en bonne santé.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Étiez-vous aujourd'hui au théâtre?

GEOFFROY.

Quelle question !... vous ne jouiez pas.

MADEMOISELLE MARS.

Ah ! mon Dieu !... mais qui croirait que l'abbé Geoffroy, avec sa spirituelle méchanceté, pût être aussi galant ?

GEOFFROY.

Avec les dames, ma chère Mars, je suis toujours poli.

TALMA.

Mais avec les hommes...

GEOFFROY.

Quelquefois sévère, mais toujours vrai.

DUGAZON, *à part.*

Judas Iscariote, va !

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Mes aimables convives, à table, s'il vous plaît, prenez place.

DUGAZON.

Dieu merci !... Voilà que je commence à revivre.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

L'abbé Geoffroy voudra bien former le centre de notre petit cercle. A sa droite s'assiéra la

charmante Mars, et ma médiocre personne se placera à sa gauche; Talma formera l'aile droite et Dugazon l'aile gauche. (*Ils s'asseient tous.*)

GEOFFROY.

Me voici, entre la blonde Comédie et la brune Tragédie, comme une huître entre deux perles.

MADEMOISELLE MARS.

L'art à ma droite et à ma gauche la critique.

DUGAZON.

Une rose entre deux épines.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Ici la gravité et là la folie.

TALMA.

Le printemps entre l'hiver et l'été.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS. (*Elle sonne, Mahomet sert le potage.*)

Lequel des deux chefs de file sera notre Ganymède?

DUGAZON.

Le camarade Talma s'occupera de verser et moi de boire.

TALMA.

L'abbé Geoffroy boit-il du vin rouge ou du vin blanc?

GEOFFROY.

Je me tiendrai au rouge.

MADEMOISELLE MARS.

Moi, je préfère le blanc.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Moi aussi.

TALMA.

Et toi, Dugazon?

DUGAZON.

Je ne veux humilier ni le blanc ni le rouge : je boirai de l'un et de l'autre.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Eh bien, cher abbé, ce potage à la *camerani* vous plaît-il?

GEOFFROY.

Comme le baiser d'une jolie bouche!... A quoi tient la célébrité, je vous le demande. Le nom de ce chanteur italien, qui est le Colomb de cette soupe, vivra plus longtemps que celui de maint artiste célèbre.

DUGAZON.

L'abbé Geoffroy a raison. Qui saurait qu'autrefois il a existé un marquis de Béchamel, si ce personnage n'avait eu l'heureuse idée d'inventer la sauce à l'oignon qui porte son nom?

GEOFFROY.

Qui n'eût oublié depuis longtemps déjà que sous le règne de Louis XIV il vivait un prince de Soubise, si ce dernier n'eût imaginé une manière nouvelle de préparer les côtelettes, invention qui l'a conduit à l'immortalité !

TALMA.

Ces côtelettes à la Soubise me rappellent une anecdote racontée hier au foyer de l'Opéra-Comique. Un jeune marquis du Languedoc sollicitait auprès de Cambacérès un emploi. Je n'ai pas une excellente opinion de cet homme, dit le chancelier à Talleyrand. Le rustre n'a jamais goûté du *pudding à la Richelieu* et il ne connaît pas même de nom les *côtelettes à la Soubise.* Ce gribouille-là ne fera jamais un diplomate. Mais peut-être un petit chancelier, répliqua le diable boiteux de la diplomatie française. (*Mahomet fait le tour de la table en offrant des huîtres aux convives.*)

MADEMOISELLE MARS.

Quelle bonne fée vous a fait cadeau de ces superbes huîtres?

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Elle viennent directement d'Ostende.

MADEMOISELLE MARS.

Et la bonne fée?...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Est colonel d'un régiment de hussards.

DUGAZON.

Les huîtres sont les vraies perles de la mer.

MADEMOISELLE MARS.

Un repas sans huîtres, c'est une épigramme sans sel.

GEOFFROY.

Il y a mille individus qui mangent des huîtres, mais il n'y en a pas dix capables d'apprécier cette jouissance. Ils les mangent et ne les savourent pas. Savourer les huîtres est un art auquel les gens d'esprit sont seuls initiés.

DUGAZON.

C'est avec ferveur qu'il faut savourer ce coquillage.

TALMA.

On doit toujours s'occuper de trois huîtres à la fois... il faut en avoir une à la main, une autre dans dans la bouche et la troisième dans l'œil.

GEOFFROY.

Les huîtres sont dans l'Océan ce que les génies

sont parfois sur la terre... le noyau le plus tendre sous l'enveloppe la plus dure.

MADEMOISELLE MARS.

D'après cette définition, je puis sans offenser l'abbé Geoffroy le comparer à une huître.

DUGAZON.

Mais les huîtres se vendent...

TALMA.

Et notre abbé point.

GEOFFROY.

Quiconque oserait prétendre le contraire, est un...

MAHOMET, *présentant un nouveau plat.*

Canard au père Vanille!

DUGAZON.

Encore un morceau d'histoire!... C'est grâce à ce mets que madame de Maintenon parvint à rendre quelque force à l'estomac languissant de son royal ami et à rallumer une flamme dans son cœur éteint,

GEOFFROY.

J'ai lu ce matin dans une histoire de la gastronomie que le khan de Tartarie ne se faisait servir à table que par des esclaves recouverts

d'un voile épais, afin d'empêcher leur haleine d'arriver aux mets qu'ils apportaient. Je suis moins sévère; je risquerai cependant cette innocente proposition, que tout serviteur ayant l'avantage de nous servir porte au moins des gants, car je vous le demande, messieurs et mesdames, y a-t-il quelque chose de plus répugnant que l'aspect d'un pouce disgracieux qui s'appuie à nu sur le bord d'un plat?

TALMA, *appelant.*

Mahomet!

MAHOMET.

M. Talma?

TALMA, *lui jetant une bourse.*

Prends cette bourse et achète-toi une douzaine de paires de gants.

MAHOMET.

Je vous rends mille grâces, M. Talma.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Moi aussi j'ai lu dernièrement le petit ouvrage que l'abbé citait, et j'y ai trouvé maint détail du plus haut intérêt. Le roi d'Abyssinie, dit ce livre, juge au-dessous de sa dignité de porter de sa propre main les mets dans sa bouche. Ses pages doivent couper la viande et l'introduire, morceau par morceau, dans son auguste palais.

MADEMOISELLE MARS.

Si cela peut vous être agréable, abbé, je vous épargnerai la peine de trancher ce canard, et à l'instar du roi d'Abyssinie, je vous ferai manger bouchée par bouchée.

TALMA.

L'idée n'est pas mauvaise, ma belle Hippolyte. Mais je devine votre intention. Vous espérez fermer ainsi la bouche à notre honorable critique... métaphoriquement parlant.

GEOFFROY.

Merci de votre attention, chère Mars. Il m'est plus facile de trouver le chemin de ma bouche que celui de votre cœur.

DUGAZON.

Ah ! mon Dieu ! que vois-je?

GEOFFROY.

Quoi donc?

DUGAZON.

L'abbé Geoffroy a renversé la salière.

TALMA.

Triste présage !

MADEMOISELLE MARS.

La superstition le prétend, du moins

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Et d'où date cette superstition?

GEOFFROY.

Du Nouveau Testament Lorsque le Sauveur donna un souper à ses douze disciples, ce fut Judas Iscariote qui, dans la vivacité de ses gestes, renversa la salière. De là cette superstition qu'une salière renversée est l'indice d'une trahison ; de là aussi la répugnance de se trouver treize convives à table, attendu qu'il doit se rencontrer parmi eux un Judas disposé à trahir son seigneur et son maître.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Dieu soit loué, nous ne sommes ici que cinq!

TALMA.

Ce qui n'empêche pas qu'il puisse exister un traître au milieu de nous.

MAHOMET.

Faisan rôti et choux de Bruxelles aux truffes.

DUGAZON.

Salut, trois fois salut, noble faisan.

GEOFFROY.

Il y a de ces mots dont le sens m'est tellement cher, que rien qu'en les entendant, j'éprouve

une joie ineffable. Dès que je prononce les mots de baiser ou de caviar, de morue ou de printemps, d'amour ou de champagne, d'ange ou de faisan, l'eau me vient à la bouche et l'argent dans la poche tout à la fois. Ce que le Sirius est parmi les astres, la rose parmi les fleurs, notre Duchesnois parmi les comédiennes, le faisan l'est parmi les volatiles.

TALMA.

Le faisan est le mandarin de la volière.

DUGAZON.

S'il n'y a pas de faisans au ciel, j'aime autant en être exclu. Les Turcs ne peuvent s'imaginer un paradis sans houris, et moi, je ne puis me figurer un Éden sans faisans.

MADEMOISELLE MARS.

A la place de Raphaël, j'eusse peint des faisans au lieu d'anges.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Et à la place de Pétrarque, j'eusse chanté le faisan au lieu de Laure.

GEOFFROY.

Savez-vous ce qu'a dit Piron? Un dîner sans faisan est un casque sans plumet, un vaisseau sans pavillon, un régiment sans drapeau.

TALMA.

Vous m'excuserez, abbé, Piron n'a pas dit cela.

GEOFFROY.

Eh bien, c'est moi qui l'ai dit.

TALMA.

Le nom de Piron me remet en mémoire une autre anecdote. Un poëte amateur lui envoya un jour un faisan. Que fit Piron?

DUGAZON.

Il garda le faisan.

TALMA.

Bien entendu. Le lendemain matin arrive le donateur du faisan, et il tire de la poche de son habit... devinez quoi?

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Un poignard.

TALMA.

Quelque chose de plus terrible encore... une tragédie!

MADEMOISELLE MARS.

Et que fit alors Piron!

TALMA.

Je devine votre projet, lui dit-il. Reprenez votre faisan, et laissez moi en paix.

GEOFFROY.

Qui pourrait l'en blâmer? Rien de meilleur au monde qu'un faisan, mais rien de plus détestable aussi que la lecture d'une ennuyeuse tragédie.

DUGAZON.

Ah ! mon Dieu ! que vois-je?

GEOFFROY.

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

DUGAZON.

Monsieur l'abbé a répandu son verre de vin sur la table.

TALMA.

C'est bien dommage pour cette nappe dont la blancheur était éblouissante.

GEOFFROY.

Le prince de Kaunitz ayant un jour invité un officier anglais, qui, comme moi, eut le malheur de renverser son verre :« Est-ce là l'usage dans votre pays? lui demanda-t-il.—Pas précisément, repartit l'Anglais, mais quand cela survient, on est assez poli chez nous pour n'y prêter nulle attention. » Que dites-vous de la réponse, monsieur Talma?

TALMA.

Elle me plaît cent fois moins que votre feuilleton d'hier sur la dernière représentation de *Phèdre*. Comment donc s'appelait ce stupide roi franc qui conçut un jour l'idée baroque de défendre, Dieu sait pourquoi, l'emploi de deux lettres de l'alphabet, sous peine pour le délinquant de perdre les oreilles? Vous savez tout, vous, monsieur l'abbé. Le nom de ce roi vous est-il aussi connu?

GEOFFROY.

C'était Chilpéric.

TALMA.

Et savez-vous aussi de quelles lettres il avait interdit l'usage?

GEOFFROY.

Probablement l'A et l'O, attendu que ces deux lettres trahissaient les souffrances de son peuple.

TALMA.

Voilà qui est spirituel, mais très-méchant! Eh bien en supposant que je fusse roi et aussi insensé que ce Chilpéric, devinez quelles lettres je défendrais, moi.

GEOFFROY.

Ma foi, monsieur Talma... il m'est impossible...

TALMA.

J'interdirais absolument l'A et le G.

GEOFFROY.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

TALMA.

Parce que ce sont les initiales de votre nom imprimées au bas de toutes vos critiques. J'ai pour votre esprit un respect sans égal, mais vous êtes par trop incisif...

MADEMOISELLE MARS.

Ah! mon cher abbé, qu'est-ce que je remarque donc là?

GEOFFROY.

Que remarquez-vous, belle Hippolyte?

MADEMOISELLE MARS.

Vous tenez votre fourchette de la main droite et votre couteau de la main gauche.

GEOFFROY.

C'est une vieille habitude.

MADEMOISELLE MARS.

Mais, mon cher abbé, il est bien plus commode de tenir la fourchette de la main gauche et le couteau de la droite.

GEOFFROY.

Je ne réussirai jamais à me familiariser avec cet usage qui nous est venu d'au delà de la Manche.

TALMA.

La fourchette dans la main droite! A l'époque du déluge, on mangeait ainsi dans l'arche de Noé. Savez-vous, abbé, ce que notre Talleyrand dirait à ce sujet? C'est plus qu'un crime, c'est une faute.

GEOFFROY.

Et savez-vous, M. Talma, ce que je lui répondrais? Ce que vous venez de me dire est bien plus qu'une faute, c'est...

MAHOMET, *présentant des glaces.*

Une glace, monsieur l'abbé.

MADEMOISELLE MARS.

Je ne puis approcher une glace de mes lèvres sans penser aussitôt à cette Italienne qui se plaignait le plus amèrement du monde de ce que manger des glaces ne fût pas un péché.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

La singulière idée! Et pourquoi se plaignait-elle ainsi?

MADEMOISELLE MARS.

Par suite de sa conviction que dans ce cas les glaces eussent encore été plus de son goût.

GEOFFROY.

Quant à moi, je m'en tiens au melon.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Notre Clairon l'aimait également. D'après son avis, le melon occupe parmi les fruits du dessert la place qui revient à *Sémiramis* parmi les tragédies de Voltaire.

DUGAZON.

Je préfère le fromage de Brie. Un dessert sans fromage, a dit avec raison Brillat-Savarin, est une beauté privée d'un œil.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Moi, je prise le café avant tout. Un repas sans café me semble une fable sans morale.

TALMA.

Vous avez raison, chère Joséphine. Le café est l'huile qui assouplit les rouages de notre digestion.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Est-ce que vous ne buvez pas de café, l'abbé ?

GEOFFROY.

Le soir, jamais. Je couronne toujours un souper par un verre d'eau... (*Il en boit un verre.*)

MADEMOISELLE MARS.

De l'eau par-dessus le melon ! Est-ce que cela passera ?

GEOFFROY.

Eh, pourquoi pas ? Érasme avait, il est vrai, coutume de dire qu'il ne redoutait rien tant que la peste et un verre d'eau. Pour moi, ma chère, cette crainte est chimérique. Avec votre permission, je viderai un deuxième verre.

TALMA.

Cela me paraît hardi.

GEOFFROY.

Je connais ma nature.

DUGAZON.

Le délicieux fromage ! Dernièrement, le comte Marcellus a composé un poëme de vingt chants en l'honneur de l'ail ; je consacrerai une ode à ce fromage.

GEOFFROY.

M. Dugazon est donc poëte ?

DUGAZON.

Qui ne l'est pas aujourd'hui ? Le plus mince

écolier capable de faire rimer les mots gloire et victoire, lauriers et guerriers, se pose à présent en poëte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAHOMET, *une lettre à la main.*

MAHOMET.

Un billet pour M. l'abbé.

GEOFFROY.

De quelle part?

MAHOMET.

Je l'ignore.

GEOFFROY.

Qui l'a apporté?

MAHOMET.

Un laquais à riche livrée attend la réponse dans l'antichambre.

GEOFFROY.

Et comment savait-il qu'il me trouverait ici?

MAHOMET.

Il s'est rendu chez vous d'abord ; votre domestique l'a informé que vous soupiez chez mademoiselle Duchesnois.

GEOFFROY, *examinant l'adresse.*

Une lettre à pareille heure!

MADEMOISELLE MARS.

Quelque invitation pour un tendre tête-à-tête.

DUGAZON.

Un cachet noir!...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

L'annonce d'un décès peut-être!

DUGAZON.

En tout cas, quelque chose de fâcheux, car tout à l'heure l'abbé a renversé la salière.

TALMA.

Ne vous ai-je pas dit de suite que c'était un triste présage?

GEOFFROY.

Je vous avoue qu'en effet cette missive scellée de noir me cause quelque inquiétude...

TALMA.

Oui... on a quelquefois de ces pressentiments...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Mais ouvrez-le donc, ce billet.

DUGAZON.

Mon Dieu! quelles laides grimaces vous faites, monsieur l'abbé.

GEOFFROY.

En effet... je ne me sens pas bien...

MADEMOISELLE MARS.

Mais, de grâce, rompez-donc ce cachet.

GEOFFROY.

Sa couleur m'a inspiré une terreur panique...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Du courage, abbé!... les pressentiments trompent souvent...

GEOFFROY.

Allons, soit! (*Il ouvre la lettre, en parcourt le contenu avec effroi et tombe à la renverse sur le dos de sa chaise.*) Grands dieux!

TOUS.

Ciel, qu'y a-t-il?

GEOFFROY.

Je suis...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Eh bien, quoi donc?

GEOFFROY.

Empoisonné!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Quelle plaisanterie!

GEOFFROY.

Tenez, lisez vous-même.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS, *lisant d'une voix tremblante.*

« Un heureux hasard m'a fait connaître, il y a une heure, que certain artiste un peu malmené par vous dans votre dernier feuilleton a formé, dans sa vanité blessée, le coupable projet de vous empoisonner aujourd'hui, pendant le souper auquel vous n'avez été invité que dans ce but... » (*La lettre lui tombe des mains.*) Est-il possible?

GEOFFROY.

Malédiction... je suis un homme perdu!

MADEMOISELLE MARS.

Quel est l'auteur de cette lettre?

DUGAZON, *ramassant le billet.*

Notre amie n'a pas lu jusqu'au bout. « J'aime à espérer que mon avertissement ne viendra pas trop tard. C'est le plus cher de mes vœux. Un lecteur assidu de votre feuilleton : Alfred, marquis d'Assac. »

GEOFFROY.

Eh bien, croyez-vous maintenant que je sois empoisonné? Le mot empoisonné n'est-il pas souligné?

DUGAZON.

Trois fois.

GEOFFROY.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... c'est donc vrai!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Mon cher abbé, connaissez-vous ce marquis?

GEOFFROY.

Non, mais l'avis qu'il me donne arrive quand il n'est plus temps. Malheur à moi, je suis empoisonné, assassiné traîtreusement!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Mais qui d'entre nous aurait pu commettre un pareil crime?

GEOFFROY.

Qui?... C'est Phèdre qui le demande?... Au secours! sauvez-moi!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Du vinaigre! du vinaigre!

MADEMOISELLE MARS.

De l'huile! de l'huile!

DUGAZON.

Vous voulez faire la salade?

GEOFFROY.

Misérable railleur!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Du beurre! du beurre!

DUGAZON.

Désirez-vous aussi un peu de fromage?

GEOFFROY.

Malicieux persiffleur, ne me tuez pas tout à fait avec vos facéties. Déjà la sueur de la mort perle sur mon front... je frissonne de tous mes membres...

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Qu'on aille chercher un médecin.

GEOFFROY.

Je suis perdu, ses secours arriveront trop tard! La douleur la plus atroce me déchire les entrailles... Oh! je le sens, je n'y résisterai pas... je vais succomber...

TOUS.

Un médecin, un médecin! Mahomet! Mahomet!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAHOMET, *avec une lettre.*

MAHOMET.

Voici un billet qu'on vient d'apporter à l'instant.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Pour qui?

MAHOMET.

Pour monsieur Talma.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Cours vite chercher un médecin... Amène-le avec toi... Tout délai pourrait être fatal... Va... hâte-toi! (*Mahomet sort précipitamment.*) Mon cher abbé, comment vous trouvez-vous?

GEOFFROY.

Des charbons ardents me brûlent l'estomac... je me meurs...

TALMA, *qui pendant ce temps a lu la lettre, riant.*

Ah! ah! ah!... c'est à se pâmer de rire!

MADEMOISELLE MARS.

Qu'est-ce donc qui excite à ce point votre gaieté?

TALMA.

La nouvelle que je viens de recevoir.

TOUS.

De qui? de qui?

TALMA.

Du marquis d'Assac.

TOUS.

Du marquis d'Assac?

MADEMOISELLE MARS.

Et que vous mande le marquis?

TALMA.

Lisez, lisez, Hippolyte.

MADEMOISELLE MARS, *lisant vivement la lettre et riant.*

Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie! l'excellent tour! la délicieuse aventure!

DUGAZON.

Vous stimulez ma curiosité... (*Talma rit.*) Vous riez... est-ce que la tarentule vous aurait piqué par hasard?

MADEMOISELLE MARS, *lui passant la lettre.*

Lisez, lisez, Dugazon!

DUGAZON, *parcourant vivement la lettre.*

Ah! ah! ah! je comprends tout à présent!... la divine bouffonnerie!... j'en rirai encore long temps.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Ah çà, êtes-vous tous devenus fous? Que renferme donc cette lettre?

DUGAZON, *lui donnant la lettre.*

Tenez, lisez à votre tour.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS, *lisant à haute voix.*

« Un heureux hasard, mon cher Talma, m'a fait connaître, il y a une heure, que certain artiste un peu malmené par l'abbé Geoffroy dans son dernier feuilleton, a formé le projet... » Ah! le bandeau me tombe des yeux... oui, mes amis, j'y suis maintenant... ah! ah! ah!

TOUS, *excepté Geoffroy.*

Ah! ah! ah!

GEOFFROY.

Décidément, suis-je dans une maison d'aliénés?... Les voilà qui rient tous à gorge déployée quand ils me voient sur le point de rendre l'âme!

MADEMOISELLE DUCHESNOIS, *lui remettant la lettre.*

Lisez, abbé, lisez!

GEOFFROY, *lisant.*

« Un heureux hasard, mon cher Talma, m'a fait connaître, il y a une heure, que certain artiste un peu malmené par l'abbé Geoffroy dans son dernier feuilleton, a formé le projet... » Ciel! en croirai-je mes yeux?... « de

faire accroire à son adversaire qu'il l'avait empoisonné. » Tout ceci ne serait donc...

TALMA.

Qu'une plaisanterie, une simple plaisanterie.

GEOFFROY.

Et ce coquin, ce farceur, voulais-je dire...

TALMA.

Est le marquis Alfred d'Assac lui-même.

GEOFFROY.

Et ce marquis d'Assac?...

TALMA.

N'est autre que...

GEOFFROY.

Oh! mon ami, ne me mettez pas à la torture!... Ce marquis d'Assac...

TALMA.

N'est autre que votre très-humble serviteur.

GEOFFROY.

Ainsi on ne m'a pas empoisonné?

TALMA.

Non, de par tous les saints du calendrier.

GEOFFROY.

Vous m'avez tout simplement joué?

TALMA.

Dites plutôt mystifié, cela ne sonne pas si dur.

GEOFFROY.

Mais c'est absolument la même chose. Ange, démon, Roscius, ou qui que vous soyez, je ne sais si je dois vous embrasser dans un élan de joie, ou vous étrangler dans un accès de rage.

TALMA.

Embrassez-moi!

GEOFFROY.

Eh bien, oui Roscius, je vous embrasse. *Soyons amis, Cinna!...* Ah! je respire plus librement... mes souffrances s'évanouissent... je revis!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MÉDECIN *et* MAHOMET.

LE MÉDECIN.

On m'a fait appeler.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Oui, monsieur, mais, Dieu merci! vos soins sont superflus.

LE MÉDECIN.

Comment, l'empoisonné aurait-il déjà succombé?...

GEOFFROY, *avec joie et la figure rayonnante.*

Non, docteur, il vit, il vit frais et dispos comme un poisson dans l'eau.

LE MÉDECIN.

Je n'y comprends rien.

GEOFFROY.

Tant mieux, tant mieux !

LE MÉDECIN.

Dès lors, ma présence ici est inutile?

GEOFFROY.

Tout à fait inutile.

LE MÉDECIN.

En ce cas je me retire.

MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Demeurez, docteur. Videz avec nous un verre de cliquot à la résurrection de l'abbé Geoffroy.

LE MÉDECIN.

Comment! monsieur est l'abbé Geoffroy, le célèbre critique du *Journal des Débats!*

GEOFFROY.

Je suis l'abbé Geoffroy.

LE MÉDECIN.

Je m'estime heureux...

GEOFFROY.

Trêve de compliments, docteur. Seulement, deux mots entre nous, s'il vous plaît! (*Il prend Talma et Dugazon sous le bras et les conduit à l'écart.*) A dater de ce moment, soyons amis et frères, à la condition, cependant, que nul de vous n'ébruitera cette mystification. Talma, Dugazon, le Castor et le Pollux du Théâtre-Français, me promettez-vous le silence?

TALMA *et* DUGAZON, *d'un ton emphatique et étonné.*

Nous le jurons!

GEOFFROY.

Affaire conclue!... Maintenant, docteur, buvez avec moi un verre à la santé de mon immortel ami Talma. (*Il conduit le médecin à table.*)

DUGAZON, *prenant Talma à part.*

Un mot.

TALMA.

Que veux-tu?

DUGAZON.

Je te fais mon compliment... l'aventure est charmante... Après-demain on la lira dans tous les journaux.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface de l'éditeur I

I. Les deux Crébillon 5

II. Marie-Antoinette. 31

III. Histoire d'une épingle 63

IV. Le cardinal de Richelieu, poëte dramatique 85

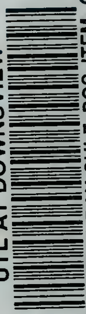
V. Une croix d'honneur. 103

VI. Sanson 131

VII. Un sujet de vaudeville 153

VIII. Talma, comédie en un acte . . . 169

FIN DE LA TABLE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 07 04 02 001 7